

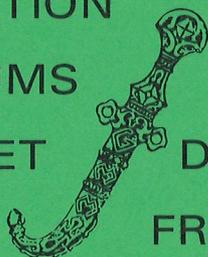
38^e ANNÉE - N° 130 - PÉRIODIQUE

OCTOBRE 1993

LA KOUUMIA

BULLETIN DE

L'ASSOCIATION DES ANCIENS
DES GOUMS MAROCAINS
ET DES A.I.
EN FRANCE



ABONNEMENT ANNUEL : 130 FRANCS

Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 "J.O." du 1^{er} mars 1958

23, rue Jean-Pierre-Timbaud, 75011 PARIS - Tél. : 48 05 25 32

N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 - Routage 206

SOMMAIRE

	PAGES
ÉDITORIAL	1
- COETQUIDAN LE 25 JUILLET 1993	3
- LIBÉRATION DE BASTIA	4
- LE COL DU TEGHIME	6
CARNET	14
- IN MEMORIAM	15
TRIBUNE DE L'HISTOIRE	16
- IL Y A 50 ANS	17
- LE VIII ^e TABOR DANS LES ABRUZZES (hiver 1943-44)	23
ACTUALITÉ	31
- LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES MAROCAINES DU 25 JUIN 1993 . . .	32
- COMMENTAIRES DE PRESSE APRÈS LA PROCLAMATION DES RÉSULTATS	33
VIE DES SECTIONS	34
LA CRISTALISATION	35
INAUGURATION DE LA NÉCROPOLE DE FRÉJUS	35
NOTE DE LECTURE	36
- DES FRANÇAIS AU MAROC	37
- ET ILS SONT DEVENUS HARKIS	38
- MOI SYLLA DICTATEUR	39
- A PROPOS DE	42
- HISTOIRE DE CHEVAUX	43
- LE VAL D'ORBÈY DANS LA TOURMENTE	46

EDITORIAL

Notre numéro de septembre coïncide avec la commémoration du cinquantenaire de la libération de la Corse et avec en particulier l'engagement des Goums, pour la libération de Bastia. Il a semblé à la rédaction que l'éditorial devait être consacré à ces événements et nous avons retenu pour cela l'allocution prononcée par notre Président le 3 octobre à Saint-Florent, Haute-Corse.

ALLOCUTION PRONONCÉE LE 03 OCTOBRE 1993 A SAINT-FLORENT - HAUTE CORSE

"Devant ces tombes, après cinquante ans, nous nous souvenons. Déjà un demi-siècle et pourtant tous les acteurs ici présents gardent vivant dans leur mémoire les combats de la Libération de Bastia.

Depuis le 12 septembre 1943, les unités du II^e Corps d'Armée du Général Henry MARTIN arrivaient à Ajaccio suivant les possibilités des moyens de transport. Se succédaient les Commandos de Choc, le 1^{er} Régiment de Tirailleurs Marocains, le 2^e Groupe de Tabors Marocains, une batterie du 69^e Régiment d'Artillerie de Montagne, enfin les chars légers du 4^e Régiment de spahis marocains suivis de son 2^e Escadron de reconnaissance.

SAN STEFANO avait été enlevé de haute lutte par le 1^{er} Tirailleur Marocain et le Lieutenant-Colonel de LATOUR lançait ses Tabors à l'assaut du Col du Teghime. Les chars avaient essayé d'appuyer l'action, mais en montagne il leur fallait suivre la route étroite et l'adversaire avait préparé et mis en œuvre d'importantes destructions et miné leurs alentours. Deux d'entre eux étaient détruits.

Les goums du 2^e G.T.M. avaient, pendant la Campagne de Tunisie, confirmé leur expérience de la guerre en montagne. Ils y étaient passés maîtres dans les actions de surprise et les coups de mains. Le Capitaine THEN l'avait prouvé dès le 14 septembre en enlevant aux S.S. le poste de PONTE ALBANO à 3 km au sud de BARCHETTA et capturant 22 prisonniers.

Le 28 septembre, transporté par des camions italiens, le 2^e GTM sous une pluie battante arrive à CUSTAO à l'ouest de SAINT-FLORENT.

Il s'intègre dans le groupement du Général LOUCHET qui a pour mission d'entrer au plus vite dans BASTIA, d'arrêter les embarquements des troupes allemandes et d'en capturer ou détruire les arrières-gardes.

Les 1^{er} et 2 octobre 1943 va s'engager une lutte sans merci dans ces montagnes si belles mais si rudes.

Le Lieutenant-Colonel de LATOUR a compris : l'Allemand tient solidement le Col du Téghime, il le couvre par une ligne solide d'avant-postes. L'artillerie française a peu de moyens. Aussi le Lieutenant-Colonel de LATOUR décide de jouer la surprise. Ce terrain est celui où le gommier excelle.

Alors les Tabors s'infiltrèrent, escaladent par les pistes des bergers, souvent guidés par les patriotes, vers le massif de la SERRA di PIGNO et le MONTE SAN ANGELO. Au petit matin du 1^{er} octobre le 60^e gomm en reconnaissance sur la CIMA ORCAIA au-dessus de BASTIA progresse, protégé par la brume des nuages, un coup de vent malheureux ouvre brutalement le paysage, l'Allemand est juste devant, le gomm s'élanche de suite au corps à corps, l'artillerie allemande se déclenche ponctuée par le feu des tireurs d'élite. Les pertes sont sévères.

le XV^e Tabor s'étant lui aussi infiltré, le Lt-Colonel de LATOUR décide d'en finir. Il sait maintenant qu'un bataillon S.S. tient le Col. Le goum COMMARET en approche de nuit et le 2 au matin, se rue sur les pentes sud-ouest du MONTE SECCO qui domine les positions allemandes. La réaction des défenseurs est violente, le goum, malgré ses pertes, s'accroche ; alors le goum RIEZ vient à la rescousse par le flanc nord-ouest du Mont et prend les Allemands à revers.. Pendant toute la journée ils seront pris à partie par les tirs des mortiers des Tabors et l'artillerie italienne aux ordres d'un officier du 69^e Régiment d'Artillerie. Vers 16 heures, ils décrochent, leur mission accomplie.

La nuit suivante, le capitaine THEN guidé par le jeune BONACOSCIA avec une patrouille légère de son goum entre dans BASTIA avant le lever du jour où le 2^e Escadron de reconnaissance du 4^e Spahis marocains le rejoint au début de la matinée après avoir passé la journée et la nuit à travers le Cap Corse à réparer les coupures, à déminer les passages, où il trouve fumantes, lamentables, les chalands de transport allemands détruits et brûlés dégageant une odeur insupportable.

Rappelons, Messieurs, la volonté de vaincre de tous les combattants de ce détachement du II^e Corps d'Armée du Corps Expéditionnaire Français qui se forme avec le matériel et l'équipement des États-Unis depuis les accords d'ANFA de janvier 1943 pour libérer la FRANCE.

Ils se sont engagés ici sur le sol de notre Patrie, ils espèrent, du haut de vos magnifiques montagnes au-delà de la mer si bleue, apercevoir les côtes de la Provence où en ce début d'octobre s'éteint le chant des cigales.

Français d'Afrique du Nord, évadés de France, marocains des montagnes et de la plaine, ils se sont élancés pour soutenir l'ardeur des patriotes, guidés par eux à travers les maquis, à la conquête de ce col du Teghime et l'arracher aux S.S. de DILLINGUER.

Dans la fougue et l'élan de l'assaut, trois officiers, 5 sous-officiers et 37 goudiers y ont fait le sacrifice de leur vie, 6 officiers, 7 sous-officiers et 118 goudiers y ont été blessés. Voilà la preuve de leur volonté de vaincre mais aussi de leur mépris du danger.

Saluons leur fierté et célébrons leur gloire !

Messieurs les maires, permettez-moi d'exprimer ici l'immense émotion ressentie par tous ceux qui, après la dureté des combats furent accueillis avec tant de gentillesse et de cœur par tous vos villages dans ces familles aux traditions si valeureuses et à la foi si profonde.

Enfin, exprimons la reconnaissance que nous devons à sa Majesté MOHAMMED V qui engagea son pays et ses guerriers à nos côtés dans cette lutte de géants pour la liberté.

Assurons à son fils, Sa Majesté le Roi HASSAN II, notre amitié profonde pour le peuple du Maroc.

Nous sommes unis à lui par les liens du sang versé ensemble pour la cause la plus noble, celle de l'avenir de la dignité de l'Homme".

Général Le DIBERDER

COETQUIDAN

LE 25 JUILLET 1993

"A GENOUX LES HOMMES,... DEBOUT LES OFFICIERS"

C'était le baptême de la promotion de Saint-Cyr, "Commandant de COINTET" (1) en hommage aux 30 000 hommes du corps Expéditionnaire qui ne sont pas revenus d'Indochine.

Mais c'était aussi le Triomphe de la Promotion "Général GUILLAUME".

A cette occasion étaient réunis à Coët autour du Général FEAUGAS, en l'absence du Général Le DIBERDER empêché, un certain nombre de membres de la Koumia, anciens et descendants.

Invitée à déjeuner au Mess des élèves officiers par les membres de la Promotion "général GUILLAUME" la délégation de La Koumia entourait Mlle Françoise GUILLAUME et divers membres de la famille du Général.

A l'apéritif, le Général FEAUGAS prononçait quelques mots pour remercier la Promotion représentée par son Système, le S-Lt de MALEYSSIE et son bras droit le S/Lt MARGOTIN, secrétaire de promotion, toujours sur la brèche, ainsi que les S/Lt de Saint-BON, petit-fils du Général de Saint-BON et le S/Lt VAILLANT, cousin du Colonel ALBY :

"Avant de laisser partir nos jeunes camarades vers les différentes armes qu'ils viennent de choisir, je voudrais simplement en tant que Président d'Honneur de la Koumia leur rappeler qu'il leur appartient désormais de perpétuer à l'intérieur de l'Armée et par Elle, dans le monde entier, le souvenir du Chef qui nous mena de victoire en victoire de l'Atlas au delà du Rhin.

Chacun de vous, mes jeunes amis, lorsqu'il lui arrivera de se trouver dans une situation difficile devra simplement se dire : Qu'aurait fait le Gal GUILLAUME dans pareille circonstance ? Chacun devra s'efforcer de suivre l'exemple que lui a donné son parrain, patriote intransigeant, homme de guerre et humaniste, érudit, mais homme d'action et de terrain avant tout.

N'oubliez pas la Koumia, elle sera toujours prête à vous aider et maintenant, à vous tous, bon vent. Zidou l'goudem".

En début d'après-midi, les Musiques Militaires accueillaient les participants dans les tribunes officielles pour leur permettre d'assister aux activités des différentes promotions sur le Marschfeld.

Après le "Triomphe du Tonneau" reconstitution du premier Triomphe en 1834 et du superbe Carrousel de motocyclistes, ce fut une reconstitution humoristique de la résistance d'un village gaulois aux farouches légionnaires romains, une magnifique et impressionnante démonstration de combats de commandos, précéda un lâcher de parachutistes qui atterrit avec précision malgré un vent violent.

Auparavant une évocation historique "St-Cyr et le Maroc" était représentée par la promotion "Général GUILLAUME" qui n'avait eu qu'à égrener les noms des promotions : du Maroc (1907-10) de Fes (1909-12) du Rif (1924-26) Pol Lapeyre (1925-28) du Tafilalet (1931-33) de Bournazel (1932-34) Lyautey (1935-37) Charles de Foucaud (1941-42).

Un minaret, deux palmiers, un chameau en chair et en bosses, l'âne de Mardochée, guide du Père de Foucaud, des fortins, la révolte des Tabors à Fes, la Pacification, Bournazel en dolman rouge, les silhouettes de Lyautey et de Guillaume font revivre l'épopée marocaine.

(1) Officier de coloniale, disparu alors qu'il était évadé pour la 2e fois d'un camp viet. Il avait effectué un séjour remarqué aux Affaires indigènes du Maroc.

Si les combats d'Italie et de France ne furent pas représentés, c'est que faute de djellabas, les goumiers ne furent qu'évoqués dans ce spectacle réalisé avec les moyens du bord.

Un cocktail somptueux offert à la Résidence du Général FORTERE, commandant l'École regroupée autour de la Maréchale De LATTRE de TASSIGNY une pléthore d'officiers où abondaient les manches étoilées.

Françoise GUILLAUME et sa famille étaient entourées par le Général FEAGAS, le Colonel ALBY, le Commandant et madame de BOUVET, M; CAMBO, Bernard SIMIOT.

Parmi les descendants, le Colonel et Madame BERTIAUX, M. et Mme LEPAGE, M. d'HALLOY, le Colonel Michel BOURDET, Simone LA BATAILLE, Antoinette-Marie GUIGNOT, Véronique de TROGOFF et sa fille Tiphaine.

Il fut possible d'échanger quelques mots d'arabe avec le Général Sultan al NOUFEI représentant les Forces Armées saoudiennes qui envoient chaque année depuis 5 ans, une trentaine d'élèves officiers en formation à Saint-Cyr.

A la tombée de la nuit, tout le monde s'est retrouvé dans les tribunes du marschfeld pour assister aux baptêmes des différentes promotions.

Toujours émouvante, la cérémonie s'est déroulée sous un ciel étoilé qui avait réussi à chasser les ondées de l'après-midi.

La prière des Paras composée par le S/Lt ZERNFELD tombé à Bir Hakeim psalmodiée par les voix mâles des élèves de l'EMIA, s'élevait, pure et dure dans le crépuscule du camp.

Puis dans un silence recueilli - pas un murmure, M. LEOTARD, Ministre de la Défense, remit les épaulettes d'or au 2^e Bataillon avant que le Général FORTERE passe la Garde des drapeaux de St-Cyr et de l'EMIA aux promotions suivantes.

C'est ainsi qu'à la Promotion "Général GUILLAUME" succède la Promotion "Commandant de COINTET" autre officier d'A.I.

Puis au son de la Galette, chant de tradition de St-Cyr, ce fut le défilé émouvant de ces mille jeunes dont 20 jeunes filles qui s'en vont vers leur destin qui est aussi celui de la France.

R. ESPEISSE

LIBÉRATION DE BASTIA

MAIRIE D'ERBALUNGA - 2 OCTOBRE 1993

Monsieur le Maire,

Nous voici, grâce à vous, réunis dans ce village à plus d'un titre cher à nos cœurs. Car après les combats menés pour la libération de Bastia, nous nous sommes retrouvés ici en France après avoir quitté les rives de l'Afrique. Il faut une certaine imagination à ceux de votre génération, à vos enfants encore plus, car déjà un demi siècle a passé, pour comprendre notre émotion et notre joie en nous souvenant de l'accueil de toute la population et du Maire, le docteur SANGUINETTI, personnalité si attachante et combien respectée par tous ici.

Dès le 4 octobre 1943, après avoir pénétré dans Bastia tout au début de la matinée et subit le bombardement américain, notre escadron, celui du Capitaine d'ALMONT cantonnait ici. A tour de rôle, les villages nous recevaient et parfois mon capitaine me demandait d'assurer la réponse aux discours.

Je débutais cet exercice si difficile de l'éloquence, d'autant plus que là je m'exerçais sous la surveillance de l'œil et de l'oreille de Maître MORO DE GIAFFERI, un maître dans cette discipline s'il en est un.

Un hôpital de campagne italien acceptait de refaire mes pansements à l'endroit où se trouve aujourd'hui votre magnifique mairie, tandis que nos pelotons avec leurs engins s'installaient sous la gaitoune sous les pins parasols si majestueux.

Notre atelier œuvrait sur la charmante petite place qui conduit au port et à la Tour. Au lever majestueux du soleil, j'apercevais de ma chambre l'île d'Elbe et parfois je devinais les côtes d'Italie tandis que la nuit nous entendions les moteurs puissants des vedettes qui assuraient la surveillance de la mer.

Nous connaissons la paix mais nous apprenions les souffrances que vous aviez connues, les bombardements, les camions de blessés allemands, les restrictions, l'angoisse du lendemain.

Et là, pourquoi ne pas vous le rappeler je rencontrais celle qui depuis 50 ans accompagne mes pensées, mes joies et mes peines, celles de nos enfants et de notre arrière petite-fille. Je l'avais accompagnée à Bastia contempler sur la place du marché la maison de sa noble famille qui terminait de brûler, détruisant tout, l'État-Major allemand y ayant mis le feu pour détruire sans doute ses archives.

Je respectais le nom de sa famille, car nul n'ignore dans l'Armée d'Afrique le rôle que le Colonel de SUZZINI tint en Algérie et son sacrifice, celui de son régiment, le 2^e Tirailleur Algérien à la bataille de FORESWILLER en septembre 1870 au moment où les cuirassiers chargeaient à REISCHOFFEN dans la plaine d'Alsace.

Mais le commandement nous appelait à CORTE d'où un de nos pelotons partait à BONIFACIO surveiller le rembarquement de l'Armée Italienne pour la Sardaigne. Là, tragiquement dans une mission de ravitaillement l'adjudant DUPONCHEL, héros de la campagne de 1940 et le maréchal des logis chef de SAINTE-PREUVE, colon du Maroc, père de 7 enfants, trouvaient une mort tragique et atroce.

Les goumes allaient ici nous succéder, d'abord celui du Capitaine THEM, celui qui entra le premier à BASTIA et l'auteur du coup de main audacieux sur le poste de PONTE ALBINO, puis celui du capitaine de MAREUIL.

ERBALUNGA adoptait ces guerriers du Maroc, purs berbères, paysans et bergers montagnards que rien n'étonnait. Le pays convenait à leur entraînement. leurs chants, leurs fêtes, les anciens s'en souviennent, les concours hippiques apportaient ici une distraction peu habituelle.

Mais tous attendaient avec impatience le moment où ils pourraient reprendre les combats pour enfin libérer la France, ils suivaient ceux que nous menions avec les autres tabors de guerre en Italie.

Enfin ils partirent pour l'île d'Elbe, puis débarquèrent en Provence.

La guerre a été rude pour eux, la vie aussi, un demi siècle, et beaucoup de ceux qui vécurent ici heureux ne sont plus.

Ayons une pensée pieuse pour eux tous, pour leur famille, comme nous l'aurons pour ceux d'ERBALUNGA qui ne sont plus parmi nous.

Sachez, Monsieur le Maire, chers Amis, combien votre accueil nous touche. Nous ne pourrions jamais oublier combien ERBALUNGA reste cher à nos cœurs et combien nous lui devons de reconnaissance pour la paix et la joie de tous ici vous nous avez apportées.

Général Le DIBERDER

LE COL DU TEGHIME

" Au moment où nous célébrons le 50^e anniversaire des combats du col du Tégime en Corse, nous avons relu avec intérêt le début des mémoires si vivantes rédigées par le Général Georges HUBERT, confiées à la Koumia par notre ami ALBY. Nous vous en présentons des extraits. Ils traitent de l'engagement du 2^e GTM pour la prise du Col, clé de l'entrée à Bastia. Les anciens retrouveront les noms des camarades sous les pseudonymes que l'auteur leur a attribué. "

La pluie venait de cesser. Dans la nuit, on distinguait les premières maisons d'un village.

– " C'est quoi, ce bled ? demanda Philippe, à mi-voix.

D'un bref coup de lampe sur sa carte, le Bouledogue vérifia notre position.

– " Barbaggio ! "

Deux heures plus tard, nous nous mettions en route. Après vingt minutes de marche relativement facile, en colonne par un, guide en tête, nous abordions la fameuse châtaigneraie.

– " Vacherie ! Il fait noir comme dans le cul d'un nègre ! " murmurait le Père DEFOSSÉ.

– Des brindilles, des feuilles sèches ou je ne sais quels végétaux plus ou moins décomposés rendaient la pente affreusement glissante et nous ne montions qu'au prix d'un effort sévère. De temps en temps, on percevait le bruit sourd d'une chute.

– " Ah ! les cons ! me soufflait le Rouquin, allez voir ce qui se passe derrière. "

Ça se passait à peu près bien, mais c'était terriblement dur.

Tout à coup, Philippe jura tout bas :

– " Merde ! J'ai paumé le guide. "

Il s'arrêta un instant, pour reprendre sa respiration.

– " Je le tenais par le pan de sa veste, ce bâtard ! Mais je me suis cassé la gueule et, du coup, je l'ai lâché. "

Ce guide, personne ne le revit jamais. Estimant, sans doute, qu'il nous avait placés sur la bonne trajectoire et, à coup sûr, dégoûté d'une promenade aussi insolite, il avait fondu dans la nuit. Mais, chose plus grave, avec le guide, nous avions aussi perdu la piste.

– " Tant pis ! souffla Philippe, rageur. Il n'y a qu'à monter tout droit. On arrivera bien quelque part. Mais j'ignorais que cette saloperie de châtaignier possédait de pareilles épines ! "

La montée reprit, harassante. On se hissait, comme on pouvait, sur ce sol qu'on eût dit recouvert d'un tapis d'aiguilles de pin. On s'arrachait, à grands coups de reins, des basses branches qui accrochaient les jellabas de laine et qui griffaient durement les mains et les visages. Pour aussi rompus qu'ils fussent à la montagne, les goumiers haletaient. Au bout d'un temps qui me parut interminable, nous atteignîmes une sorte de méplat, où Philippe s'arrêta pour regrouper son monde..

– " Cinq heures et demie, murmura-t-il, avec satisfaction. Nous ne devons plus être très loin. "

Nous allions nous remettre en marche, dans la nuit qui s'éclaircissait, lorsque, brusquement, devant nous, tout près, nous semble-t-il, éclata la fusillade.

– " C'est MONNERT qui accroche hurla le Capitaine. Tâchez de l'avoir à la radio... Et fonçons, Bon Dieu ! Fonçons ! "

J'empoignais, moi-même, l'appareil et, tout en grim pant, j'appelais dix fois, vingt fois...

— " Émile, Émile,.. ici, Philippe, ...Répondez..."

En vain.

On distinguait nettement les rafales du FM 24 et le débit sec, rapide, des armes automatiques allemandes.

— " Plus vite ! criait Philippe, plus vite ! "

Nous nous étions dégagés de la châtaigneraie et, comme des forcenés, nous nous hissons, maintenant, au milieu d'un éboulis de rochers. Dans l'aube naissante, en dépit du terrain épouvantable, les sections de PEREZ commençaient à se déployer, sans ralentir sensiblement l'allure. Devant nous, le combat continuait. Grenades et mortiers jouaient, à présent, leur partie. Cependant, au son, il me sembla bientôt que l'armement boche prenait l'avantage sur le nôtre. Un coup d'œil au visage de Philippe me fit comprendre qu'il partageait mon impression. Nerveusement, il répétait :

— " Pourquoi ne répondent-ils pas ? Qu'est-ce qu'ils foutent, Bon Dieu ? Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? "

Et moi, hors d'haleine, j'appelais toujours, désespérément :

— " Émile ! Émile ! "

Rien.

Enfin, épuisés, nous nous abattîmes au ras d'une crête d'où l'on découvrait largement le terrain, succession de gradins dénudés, s'élevant, en étages, jusqu'à ce Monte Secco qui devait être l'objectif final du Capitaine MANNERET.

Trop tard ! Les armes s'étaient tues. L'un des deux adversaires avait rompu le combat. Qui ?

A SAID ou LHASSEN qui se trouvait allongé près de lui, le Capitaine demanda anxieusement :

— " Tu vois le goum, toi ? "

— " Non ! répondit Saïd. Mais... regarde ! Il y a des Allemands, beaucoup. "

— " O Seigneur ! gémit Philippe. Ils ont voulu attaquer seuls, trop tôt... Et ils se sont fait foutre en l'air. "

— En rampant, nous nous étions regroupés autour de lui, DEFOSSE, PEREZ, le Docteur, moi... et ROUGEMONT et VINCENT. Avec anxiété, nous attendions la décision. Elle vint, comme un éclair.

— " Il y a encore une chance pour qu'ils ne nous aient pas détectés. On va leur rentrer dedans. C'est tout ce qu'on peut faire. "

Il eut un vague sourire et dit :

— " Allez, mon vieux Léon, en avant ! "

De ses yeux clairs, Léon le fixa une fraction de seconde et répéta, avec une espèce de sombre allégresse :

— " En avant, mon Capitaine ! "

La bagarre qui suivit, je la reconstitue, aujourd'hui, sans trop de peine, autour des images violentes qui, après tant d'années, sont restées, dans ma mémoire, vivantes comme au premier jour.

Attaquant de bas en haut, mais de trois-quarts-arrière, il semblait que nous eussions surpris les Allemands. Manifestement, ils se croyaient gardés sur leur droite par les escarpements que nous venions d'escalader. Peut-être aussi avaient-ils relâché leur vigilance, après l'échec de nos malheureux camarades...

D'un seul élan, rapides et souples comme les mouflons de leur jbel, les goumiers avaient pris pied sur la première terrasse, et, grenades en main, se ruaient sur l'adversaire qui, flotta un moment et commença à plier. Ce fut un assaut brutal, un corps-à-corps furieux, où s'affirmèrent, une fois de plus, la lucidité du Capitaine PEREZ et la valeur offensive de son unité.

Dans le vacarme infernal, passaient, par instants, les coups de gueule du Rouquin qui, la cravache haute, la figure coupée d'un grand rire, bondissait au milieu des hommes et semblait, Dieu me pardonne ! se trouver à l'aise dans ce déchaînement. Les gradés hurlaient : " Ya Allah ! Ya Allah ! " et les Marocains répondaient par des trilles stridents, semblables aux youyous que poussent leurs femmes lorsque la montagne berbère est en fête.

Mais, accrocheurs et coriaces, les Allemands se ressaisissaient. De là-haut, ils nous aspergeaient d'une grêle de coups de mortiers que, par bonheur, le terrain chahuté et l'abri que nous offraient les rochers rendaient assez inefficaces. Du bas, les quatre pièces de Gérard répondaient de leur mieux, mais ne nous fournissaient qu'un bien mince appui, d'autant plus que l'artillerie allemande, en position sur la côte, venait, à son tour, d'entrer en action.

Nous soufflions un peu, adossés dans l'angle mort d'une paroi verticale, lorsque Philippe, qui en avait terminé avec sa crise d'exaltation, demanda, à la cantonade :

– Oh là ! Quelqu'un aurait-il vu le ZAOUITE ? "

– " Le Zaouite, ton ordonnance ? questionna Saïd. Hi ! tu le connais. Il s'est sûrement perdu dans la nuit... Tu as besoin de quelque chose ? "

– " Non ! dit Philippe... Seulement, c'est lui qui portait mon casque et..."

Comiquement, il leva les yeux vers le ciel. En effet, dans le feu de l'action, nul n'avait remarqué que le Capitaine était encore coiffé de son calot kaki, incliné, comme à l'habitude, sur son sourcil droit.

Saïd sourit légèrement, détacha son casque en forme de plat à barbe et le tendit à Philippe qui le plaça sur son crâne, l'y laissa quelques secondes, puis le rendit à son soldat, en disant :

– " Pas de chance ! Il est trop petit pour moi. "

Le goumier hocha la tête et se recoiffa sans mot dire, nullement dupe d'une comédie qui sauvegardait la dignité de l'un et de l'autre.

Le bombardement redoublait de violence. Un coup arriva juste au-dessus de nous, qui nous couvrit de caillasses et de débris arrachés au maquis.

– " Eh bien, dit Philippe ironique, ils sont gentils ! Regardez ça. Ils vont jusqu'à nous envoyer des fleurs. "

A une trentaine de mètres sur la droite, le Capitaine PEREZ et le petit groupe qui l'entourait disparurent dans un éclair. Mon cœur s'arrêta. Mais notre pin-up-boy émergea de la fumée, la salade outrageusement penchée sur l'oreille. Philippe, délivré de son angoisse, hurla une phrase de cette vieille scie d'Yvette GUILBERT que nous chantions encore la veille :

– " Puis une voix cria : Léon..."

Léon se tourna vers nous, nous fit un beau salut de la tête et, très gravement, mimait le geste de l'homme qui ôte son lorgnon.

Finalement, d'assaut en assaut et de gradin en gradin, nous arrivâmes au-dessus d'un creux de terrain que traversait une petite route, la route d'OLETTA. Et tout de suite, nous fûmes saisis en découvrant, sur notre droite, dans un ravin à peine dessiné, les cadavres revêtus de la jellaba noire et rouge, ceux de l'attaque du matin. Hélas ! on devait en retrouver d'autres, sur les pentes du Monte Secco, dont la pyramide imposante se découpait au-dessus de nous, sur le ciel pur !

Philippe resta un moment silencieux, les lèvres serrées, l'œil fixe, puis il secoua la tête, comme pour chasser cette vision d'horreur et dit :

— " Bon ! Au moins, nous savons exactement où nous en sommes. Après tout, on n'est pas si mal ici. De là-haut, on doit nous voir un peu, mais le parpaing est abondant et de bonne qualité. En outre, il semble que les gens d'en face aient singulièrement ralenti leur tir. Il ne doit pas leur rester beseef de munitions. Nous allons nous arrêter un instant pour souffler et pour faire le point. Émile, tel que nous le connaissons, aura certainement voulu s'offrir, à lui tout seul, cette saloperie de Monte Secco. Pourquoi est-il resté muet, ce matin ? Qu'est devenu le goum ? Mystère ! Ce qui est certain, c'est qu'il a pris une bonne dérouillée. Seulement, par la suite, les Boches n'ont pas eu le temps de modifier leur articulation et celà nous aura permis d'arriver jusqu'ici, ce qui n'est déjà pas si mal. Mais..."

Il eut un mouvement de tête vers le funèbre ravin.

Le Capitaine PEREZ arrivait en rampant.

— " Pas de casse chez vous, Léon ? "

— " Presque rien... C'est un miracle ! "

— " Eh bien, espérons que cela va continuer ! "

D'un coup d'œil, il désigna la masse hostile du Monte Secco et poursuivit :

— " Je viens d'avoir ORFILLA à la radio. Il est au contact. Mais, comme il a eu l'astuce de monter sur la plus haute branche et qu'il attaque maintenant de haut en bas, les boches taillent devant lui. Donc, pas de problème, pour l'instant, d'autant plus que le 1^{er} Tabor, qu'il a retrouvé, lui donne un sérieux coup de main. Ici... c'est autre chose ! "

Il eut une brève hésitation.

— " Et pourtant, il va falloir y aller ! Alors, Léon, ce sera encore à vous... Je vous appuierai avec les mitrailleuses de 30 et le feu des mortiers. "

Léon resta rêveur.

— " C'est peut-être un petit peu léger, comme appui, vous ne trouvez pas ? "

— " Extrêmement léger, mon vieux ! Bien sûr, on aurait de l'artillerie que ça n'en serait pas plus mal. Mais on est bien obligé de faire avec ce qu'on a. "

C'est à ce moment précis que le gommier préposé au 536 tendit l'appareil au Capitaine en disant :

— " On te demande. C'est un ami. "

Philippe s'empara vivement du bigorneau et, tout de suite, nous vîmes son visage s'éclairer.

— " Formidable ! disait-il... Vous êtes un frère... Si j'en veux ? Et comment !... Oui, nous réglerons nous-mêmes... sur coordonnées géographiques, oui, bien sûr... Vingt minutes ? Ça me va... Vos gueules, bande de salauds !... Non, excusez-moi, les boches s'étaient foutus sur le channel... Et MONNERET ?... Ah bon ! Et le goum ?... Pourquoi ? Vous avez peur de me saper le moral ?... Mais oui, ça va marcher. Dites à l'Oncle qu'il ne s'en fasse pas... Oui ! D'accord et merci, merci... Terminé. "

Sans rien comprendre, nous suivons, tous, la conversation, hachée par la procédure réglementaire.

Avec satisfaction, Philippe considérait l'appareil qu'il tenait encore à la main.

— " C'est quand même fameux, dit-il, ces bidules amerloques ! "

— "J'ai eu le gars BROT, qui nous appelait, à tout hasard, du P.C. du Colonel. Émile est grièvement blessé, mais vivant et, normalement, il doit s'en tirer. Pour le goug, on n'a rien pu... ou rien voulu me dire. Le Vieux est, maintenant, au courant de tout. Mais, ce qui mieux est, BROT se trouve, de sa personne, auprès d'un groupe de 105 qui nous offre ses services.

— " Mon Capitaine, mon Capitaine, le MOQADDEM ALI OU MOH est durement blessé. Je crois qu'il va mourir. Il veut te voir. "

— " Ali! Mon vieux Ali! gémit Philippe. Oh, mon Dieu! Pierre, continue le réglage. J'y vais. "

Le toubib nous avait déjà précédés et nous le retrouvâmes agenouillé auprès du vieux guerrier qui, le doigt levé vers le ciel, balbutiait sa dernière prière.

— "... ou Mohammed rassoul Allah. "

— " Ali! dit doucement Philippe, Ali! "

Le moribond tourna les yeux vers lui, sourit, tendit, avec effort, une main que le Capitaine prit entre les siennes et murmura :

— " Sidi L'captane... Sidi L'captane ennarh... Je suis content... "

Puis ses lèvres se détendirent. Il eut un petit hoquet et il ferma les yeux.

Philippe fixa la toubib qui dit seulement : " Hélas! ". Alors avec d'infinies précautions, il reposa la main désormais inerte sur la jellaba couverte de crasse et de sang. Il se redressa, sans un mot, il promena son regard sur ceux qui l'entouraient... un regard où, tous, nous vîmes briller une larme. Et il repartit, en courant, vers son poste de combat.

Cela non plus, de toute ma vie, je ne l'oublierai jamais... le grand Capitaine pleurant son soldat qui venait de lui faire l'offrande d'un dernier sourire...

L'attaque se développait, maintenant victorieuse. Sous le déluge des coups de 105, débordé par la furie des Marocains, d'adversaire cédait, mais se repliait en ordre.

— " Eh bien, dit Philippe, Ils se battent drôlement! Quest-cé que c'est que ces gens-là? "

Depuis un moment, le Bouledogue, monocle à l'oeil, étudiait les paperasses allemandes que les goumiers avaient ramassées sur les morts.

— " Il s'agit, répond-il, d'un bataillon de SS. "

— " Un bataillon? Décidément, c'est, pour Léon, la peinture habituelle. "

— " Oui! Ce sont des SS. Leur patron est un certain DALLINGER et ils ont, en moyenne, vingt ans. "

Le Rouquin rêva un peu.

— " Vingt ans! soupira-t-il... Avons-nous fait quelques prisonniers? "

— " Des blessés irrécupérables, seulement. Les autres... et il y en a un paquet... les autres se sont tous fait tuer dans leurs trous. "

Un coup de radio nous arriva de là-haut. Léon, estimant que " les carottes étaient cuites ", se disposait à aborder le sommet. Dans le même temps, ORFILA envoyait de bonnes nouvelles. Les quelques salves que nous avions distraites à son profit lui avaient été d'un grand secours et, devant lui, l'Allemand décrochait rapidement.

Philippe se retourna.

— " C'est à nous, dit-il. Avec un peu de chance, nous pouvons encore en boxer quelques-uns. Laissons la mitraille ici en cas que... Et direction le Col, en avant! "

En quelques bonds, nous fûmes sur la petite route, qui ne recevait plus que des coups isolés. Précédé de trois ou quatre goumiers, le Rouquin marchait à grandes enjambées rapides. Derrière lui, bourguignotte en tête, musette à croix jaune en bandoulière, pistolet au poing, le toubib offrait l'image parfaite et saugrenue du pacifiste-combattant en action.

Juste sur le col, à quatre cents mètres de nous, un homme s'était immobilisé. On distinguait la haute casquette au-dessus de la tenue de combat, d'un gris verdâtre. Jumelles aux yeux, il nous observait, froidement. Un goumier leva sa Thomson. Philippe fit un geste.

— " Non, mon fils ! Il est trop loin. Ça ne sert à rien. "

Et il ajouta, pour nous, en français cette fois :

— " Et puis, il faut être élégant. C'est vraiment le dernier et, normalement, ce devrait être DALLINGER lui-même. Dommage ! Il aurait été plaisant de la faire aux pattes ! "

L'Allemand laissait tomber ses jumelles et, sans hâte, s'effaçait derrière l'horizon. Mais, avant de disparaître, il avait levé, me semble-t-il son bras droit dans notre direction...

... comme si, battu, mais encore redoutable, le Commandant DALLINGER eût voulu saluer ses vainqueurs.

Le Toubib était au comble de l'excitation.

— " C'est vrai, Lucien ! me criait-il. C'est vrai ! Je l'ai vu aussi. Il nous a salués. "

— Un mince sourire aux lèvres, Philippe se taisait.

— " Oui ! dit le Bouledogue, toujours gracieux. Oui ! Eh bien, son salut hitlérien, il peut se le foutre où je pense ! "

— " D'autant plus, ajouta l'Adjudant VINCENT, que, si ça tombe, c'est un bras d'honneur qu'il nous aura fait, ce bâtard ! "

Le sourire du Rouquin se chargea d'ironie.

Quelques minutes plus tard, nous étions enfin sur le Col du TEGHIME et nous faisons l'inventaire de notre butin... quatre pièces russes de -152, un 88 anti-chars, en batterie face à l'ouest, une grande guitoune encore dressée, du campement, de la paperasse et des armes, dont un magnifique pistolet P.

Le Bouledogue intervint.

— " Que personne ne moufte ! Je viens de prendre la liaison avec le P.C. Le ravito montera, cette nuit, par la route d'OLETTA... "

Puis, avec un petit air guilleret qui lui était bien inhabituel, il ajouta, en montrant le 536 :

— " Quant à ton merveilleux zinzin amerlo, il vient de rendre le dernier soupir. Et nous n'avons plus une seule pile en état de fonctionner. "

Philippe en fût quitte pour envoyer un agent de transmissions au goux de Monte Secco. L'homme revint une demi-heure plus tard, porteur d'un compte-rendu. Philippe lut, devint blême et, sans un mot, nous tendit le bout de papier.

— " Bonne journée pour nous, écrivait Léon, mais, hélas, pas pour le 47 ! Nous avons trouvé, tout en haut, le corps du Lieutenant MAUBLANC, tué de deux balles de mitrailleuse dans la gorge, celui de l'Adjudant-Chef, celui du Moqadâm MOHA OU YOUSSEF et ceux d'une dizaine de goumiers. Les bons gars étaient allés jusqu'au bout. Saluons ! "

Philippe, les mâchoires serrées, l'oeil dur, gardait le silence. Puis il éclata :

— " Bon Dieu ! c'est cher ! Ah ! c'est trop cher ! Je m'en étais douté ce matin, quand BROT... Et tout celà, c'est ma faute. Je n'ai pas assez insisté auprès de MONNERET, je n'ai pas été assez net... Le connaissant, j'aurais dû... "

Il répétait :

— " Ah ! non ! C'est trop cher ! "

Nous nous tenions autour de lui, atterrés. Personne n'osait hasarder un mot. A la fin, tout de même, Vincent posa sa main sur le bras de l'Officier et, doucement :

— " Oh oui, mon Capitaine, c'est cher, trop cher ! Mais, les SS, on les a, malgré tout, possédés et leurs pertes... "

Le grand Philippe eut un sursaut et, sauvagement :

— " Qu'est-ce que tu veux que ça me foute, leurs pertes ? Ça ne me rend pas les miens ! "

Pourtant, devant nos mines effarées, il réussit à se dominer, passa son bras autour des épaules de l'Adjudant et dit, presque tendrement :

— " Merci, merci, mon petit Vincent ! "

L'apparition du 39^o Goum apporta une heureuse diversion. ORFILA, d'une voix où chantaient toutes les cigales du Languedoc, fit, de sa journée, un compte-rendu marqué du souffle même de l'épopée.

— " Bravo ! dit Philippe qui s'était un peu détendu. Si je comprend bien, ça s'est passé au mieux et, encore une fois, vous avez eu une veine de... "

Levant le doigt, Alex l'interrompit vivement :

— " Oh, mon Capitaine, vous allez nous désobliger ! "

Là-dessus, il annonça que les deux autres tabors du Groupe descendaient derrière lui, pour s'installer, avec nous, sur le Col.

— " Parfait, parfait ! se mit à brailler le Bouledogue. Au moins, nous ne serons pas seuls ! Celà va faire une jolie réunion de famille et une belle cible pour les artilleurs boches. "

— " Peuh ! répliqua Alex, optimiste, des artilleurs boches, il n'y en a plus guère ! "

— " Et àà " hurla le père DEFOSSE, au comble de la fureur.

Il désignait la mer où l'on pouvait voir, effilés, bas sur l'eau, un panache d'écume à l'avant, courir, à toute vitesse, deux destroyers allemands.

— " Et ceux-là, vous croyez qu'ils sont aveugles, manchots ? Et les Messerschmitt, ils sont en panne ? Allons, les folies continuent ! "

Les autres arrivaient, barbus, hirsutes, plus sales et plus harassés que nous ne l'étions nous-mêmes.

Félix RODIN, chef d'Escadron, un mètre quatre-vingt-dix, aimé des Dieux et des dames, donna l'accolade à Philippe. Il avait, à la joue gauche, une longue balafre encore couverte de sang séché. Le Rouquin plissa les yeux et dit :

— " Qué t'es-t-il arrivé, mon Commandant ? Tu as embrassé une pioche ? "

Félix éclata de rire.

— " Même pas ! Il n'y avait vraiment rien à embrasser, là-haut. Non ! J'ai seulement mis ma physionomie en contact avec une trajectoire. "

— " Eh ben, mon vieux ! Elle n'est pas passée loin ! "

Le grand cavalier devint sérieux.

- " Je suis accablé, dit-il. J'ai dû faire évacuer VUILLOZ blessé et... tu es peut-être déjà au courant, j'ai perdu mon vieux LEROUX. Il venait d'être promu officier et il ne l'aura jamais su ! Le message est arrivé par radio, quelques minutes après sa mort. C'est affreux ! "
- Le visage crispé, Philippe répondit :
- " Tais-toi ! Moi aussi, j'ai eu des malheurs et je préfère qu'on n'en parle pas maintenant. "

Le Commandant LEPIC prit la parole. Nous l'avions vu descendre précautionneusement, à la manière d'un chat, la jellaba traînant jusqu'aux éperons, des éperons dont la molette râclait les cailloux.

- " De là-haut, vous savez, dit-il de son ton sophistiqué, on avait une vue ravissante. Quelle chance ! "
- Philippe et RODIN échangèrent un regard désolé. Et Félix soupira :
- " Que veux-tu !... On ne le changera pas. C'est un brave, mais c'est un esthète ! "

Après une longue période de confusion, tout le monde s'installa, tant bien que mal, sur les pentes du Col. Le ciel, lavé par la pluie de la veille, versait, à la tombée du soir, une admirable lumière. Debout, les bras passés sous ceux du bouledogues et du Grand-Cheveau-de-Lorraine, Philippe s'était tourné vers le Nord-Ouest. Soudain, il poussa un cri :

- " La France !... Là-bas, c'est la France ! "

A l'horizon, une traînée plus claire tranchait sur le bleu sombre de la mer. Les côtes italiennes ou les rivages de Provence ?... Nul, en se posant la question, ne voulut gâcher sa propre joie. Avec une émotion infinie, les exilés venus d'Afrique regardaient, avidement, le cher pays qu'ils avaient perdu. Et les goumiers, eux-même, étaient comme fascinés.

- " França ! França ! " répétaient-ils.

Qu'importaient, à cette heure, nos fatigues et peines ? Puisqu'au soir de cette dure journée, un sort compatissant nous permettait, dans un merveilleux éblouissement, de contempler, si proche et si lointaine, la Terre Promise qu'il nous fallait reconquérir.

CONGRÈS DE 1994

Le Congrès de 1994 est fixé au Samedi 7 et Dimanche 8 Mai 1994.

Il sera organisé par notre camarade VIEILLLOT autour du monument de la Croix des Moinats, élevé, il y aura à ce moment là 40 ans, à la mémoire de tous les Goumiers tombés sur le chemin de la Reconquête, des djebels tunisiens aux abruzzes, de la Provence aux Alpes, des Vosges à la plaine d'Alsace, en Allemagne et en Autriche.

PRENEZ DATE

CARNET

NAISSANCES

Nous avons la joie d'annoncer la naissance de :

- Pierre-Louis HOLLIER TENAILLON, petit-fils du Colonel (+) et de Madame TENAILLON, le 25 Mai 1993.
- Romain TENAILLON, arrière petit-fils du Colonel (+) et de Madame TENAILLON, le 12 Janvier 1993.
- Laure DELRIT TENAILLON, arrière petite-fille du Colonel (+) et de Madame TENAILLON, le 15 Mars 1993.
- Clémence SINGLAND, petite-fille du Lieutenant-Colonel (+) et Madame COGET, et du Général SINGLAND.
- Manon GUERRE, 4^e arrière petite-fille de notre camarade PLOTEAU.
- GUERRIC, fils de Monsieur et Madame Yves de BELLAING et petit-fils du Lieutenant-Colonel et Madame Bertrand de BELLAING.
- ÉDOUARD, fils du Chef d'Escadrons et de Madame Yves de FRANCE et petit-fils du Lieutenant-Colonel et Madame Bertrand de BELLAING.

MARIAGE

Nous avons la joie d'annoncer le mariage de :

- Catherine d'ARCIMOLLES, fille de Monsieur et Madame Raoul d'ARCIMOLLES, petite-fille du Général et Madame d'ARCIMOLLES avec Monsieur Hervé GUERINEAU, le Samedi 24 Juillet 1993, en l'église de Saint-Pierre de PISSOS (Landes).
- Gwenola DESCHARD, fille du Lieutenant-Colonel et Madame Xavier DESCHARD avec Monsieur Jean de La CHAISE, le 17 Avril 1993, en l'église de BOURGUEIL.
- Emmanuel COMMARET, diplômé d'H.E.C., petit-fils du Colonel Émile COMMARET et de Madame, fils de Monsieur Georges COMMARET et de Madame, Chevalier de la Légion d'Honneur, avec Mademoiselle Valérie DUPEYRAT, diplômée d'H.E.C., le 28 Août 1993, en l'église de Saint-Sulpice de FALEYRENS - 33330.
- Martine JENNY, fille de Monsieur et Madame Michel JENNY, petite-fille du Colonel et de Madame Robert JENNY, avec Monsieur Yannick GRELOT, le 25 Septembre 1993, en l'église Notre-Dame de MENESTREAU (Loiret).

PROFESSION PERPÉTUELLE

Madame FLYE SAINTE MARIE a la joie de vous faire part de la profession perpétuelle d'Anne FLYE SAINTE MARIE en religion Soeur Marie Jean-Baptiste qui a eu lieu en présence du Père Marie-Dominique Philippe O.P. le Samedi 14 Août 1993, en la solennité de l'Assomption, en la Chapelle du Prieuré Saint-Hugues à SEMUR en BRIONNAIS au cours de la messe de 16 heures célébrée par le Père Marie-Dominique Philippe P.P.

Madame FLYE SAINTE MARIE
26, avenue Victor-Hugo, 56000 VANNES
Tél. : 17 57 06 70

DÉCÈS

Nous avons le regret d'annoncer le décès de :

- Elisabeth SERGENT, née LEGEAY, épouse du Colonel René SERGENT, le 19 Juillet 1993 à VENNES. La messe de funérailles a eut lieu le 23 Juillet à la cathédrale de CAMBRAI. Un service religieux a été célébré à la paroisse Sainte-Anne à NANCY le 4.9.1993.
- Françoise BARDY, née à TAZA, fille du Capitaine ER et Madame Roger GUERDER, décédée accidentellement le 14 Juin 1993 à TOULON. Elle laisse trois enfants de 16 ans; 13 ans et 8 ans.
- Adrien DUTOCCQ, au mois de Juillet 1993.
- Capitaine Jean BRET le 2 Août 1993.
- La Koumia adresse ses condoléances attristées aux familles.

SOUTENANCE DE THÈSE

Le 6 Juillet, à l'Université TOULOUSE LE MIRAIL, Monsieur Mohamed QITOUT a brillamment soutenu une thèse de doctorat consacrée à la parémiologie (1) générale prenant appui sur les proverbes marocains.

Le père de Monsieur QITOUT, ancien gommier - deux séjours en Indochine avec les 8^e et 11^e Tabors - était venu spécialement de TAHALA assister à cette manifestation. Les Colonels ALBY et HARMEL, le Commandant BRASSENS faisaient également partie de l'assistance.

(1) Parémiologie : étude, théorie des proverbes.

IN MEMORIAM

Les Goums marocains se sont honorés de la qualité exceptionnelle au combat non seulement des goumiers, de leurs sous-officiers et officiers de carrière mais aussi de celle de leur encadrement de réserve.

Le Lieutenant Aimé RECH était l'un de ceux-là.

Au XI^e Tabor du 4^e GTM, il s'est particulièrement distingué les 19, 20 et 21 Avril 1945 alors qu'il servait comme adjoint au Commandant du goum. Après avoir activement participé au combat pour CALW (Forêt Noire) il s'empara sous le feu de l'ennemi du village d'ALTENGSTETT, continuant à mener l'assaut alors que son Commandant d'Unité avait été blessé. Cette action remarquable fut récompensée par l'attribution de la Croix de Guerre avec une citation à l'Ordre de la Division.

Le lendemain, il participait à la prise de BÖBLINGEN, l'un des verrous au sud-ouest de STUTTGART.

Depuis la guerre, Aimé RECH n'a jamais cessé de manifester sa solidarité avec les Goums marocains et a entretenu chaleureusement ses relations avec ses anciens camarades de combat.

Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre, Palmes Académiques, Chevalier du Mérite National, Officier du Ouissam Alaouite, il est mort dans la nuit du 12 au 13 Avril, pleuré par tous ceux, civils et militaires qui avaient eu la chance de partager avec lui une période de leur vie.

Que sa famille trouve ici l'expression de nos affectueuses condoléances.

Colonel Maurice TROYES

LA TRIBUNE DE L'HISTOIRE

MAROC 1940 - 1941 POUR LA REVANCHE

Quelques historiens se sont aperçus que si, en 1945, la France a pu figurer honorablement parmi les vainqueurs, c'est parce qu'elle avait pu mettre en ligne une armée qui avait joué un rôle non négligeable, et que cette armée avait été inlassablement préparée, grâce aux efforts de tous, depuis le jour de l'armistice de 1940.

Clandestinement ou sous des prétextes divers on avait commencé à faire partir de France vers l'Afrique le maximum de matériel militaire et de personnel d'encadrement (1). Et là, particulièrement en Afrique du Nord, derrière une petite armée tolérée par les Allemands pour assurer l'ordre et la sécurité, s'était constituée une armée clandestine qui allait se lever et jouer son rôle quand l'heure de la revanche sonnerait.

I - L'ARMEMENT

En 1940 j'étais chef du poste A.I. de l'Oued Noun et commandant du 44° Goum.

Quelques temps après l'armistice je vis arriver trois camions dirigés par un sous-officier de la Direction. Ils étaient chargés de caisses de fusils-mitrailleurs et de munitions. Il n'y avait aucun papier administratif, uniquement une simple lettre personnelle me confiant ce matériel pour que je le camoufle dans le plus grand secret. Dans le poste, depuis que les goumiers avaient été logés avec leurs familles dans le "douar des goumiers" construit à côté, il ne manquait pas de vieux locaux vides très alambiqués et fort défraîchis. Je stockais les caisses au fond de l'un d'entre eux et je construisis par devant un mur de briques crues, savamment sali pour qu'il paraisse aussi vieux que l'ensemble.

II - LA PRÉPARATION DU GOUM

Ensuite nous fûmes mis "en congé d'armistice". Devenus civils et "contrôleurs des affaires indigènes", nous fûmes pourvus de la même casquette que les contrôleurs civils. Dans nos postes lointains nous n'avons jamais quitté nos képis bleus. Quant au goum, il était officiellement une médiocre force de police sans aucune valeur militaire. En fait la préparation à la guerre moderne dans le cadre d'unités supérieures fut intensément poussée en vue de la "Revanche". qui était l'obsession de tous : tir, manœuvre, marche. On organisait entre les goums du territoire des concours de tir et des manœuvres.

Par exemple, pour la marche, j'avais prévu un programme d'entraînement qui devait se terminer par une marche de 100 kilomètres en 24 heures. Dans les premiers mois de 1941, au retour de grandes manœuvres et de concours de tir, nous sommes allés dans la journée d'IFRANE de l'Anti-Atlas au poste de l'Oued NOUN (80 kilomètres à vol d'oiseau) : départ à 1 heure, arrivée vers 23 heures. Nous avions dû cependant laisser le train muletier en route. La marche d'entraînement suivante devait être la fameuse marche des 100 kilomètres. Entre temps, quelques aventures m'avaient emporté loin du Maroc, mais mon goum, conduit par l'adjudant BENETEAU (2), a exécuté la marche prévue. En tête du goum, tenu en main par mon ordonnance, il y avait mon cheval d'armes !

III - LA COMMISSION D'ARMISTICE

C'est au début de 1941 que nous avons eu la visite d'une commission d'armistice italo-allemande qui s'est aventurée jusqu'à GOULIMINE. Le Capitaine TURNIER chef du bureau de GOULIMINE y avait convoqué les chefs de poste, en nous recommandant de nous

(1) Pour le mettre à l'abri d'éventuelles convoitises on avait aussi caché l'or de la Banque de France quelque part en A.O.F.

(2) Tué le 6 octobre 1944 dans les Vosges.

habiller en civil. J'avais donc fini par extirper du fond d'une cantine une vieille "tenue bourgeoise" assez défraîchie. Et un après-midi nous nous sommes trouvés, à GOULIMINE réunis dans une salle avec ces messieurs de la Commission d'armistice, parlant évasivement de choses anodines, insistant surtout sur l'insécurité inquiétante qui régnait soi-disant dans le pays.

Mais malgré la tristesse de l'heure, nous savourions intérieurement tout l'humour de la situation, car, sous nos pieds, dans le sous-sol dont toutes les issues avaient été minutieusement bouchées, il y avait les munitions d'une batterie d'artillerie de 75 dont les pièces avaient été cachées dans la région d'El AYOUN du DRA !

D'ailleurs ces messieurs n'insistèrent pas et repartirent vite vers le nord car on les avait prévenus qu'après le coucher du soleil nous n'étions pas en mesure d'assurer leur sécurité !

Pierre AZAM

IL Y A 50 ANS

11 mai 1943 - Il y a donc 50 ans - Par une succession de quatre rapides séquences, je vais tenter de vous exprimer l'importance de cet anniversaire :

- Situation militaire en A.F.N. avant novembre 1943.

- Pourquoi le CEF s'engage-t-il en Italie,

- La présentation du CEF.

- Le rôle que le Général JUIN déterminera, obtiendra et fera jouer au CEF.

- La situation militaire en AFN avant novembre 1943

1940, la défaite. Mais WEYGAND rappelle dès le mois de juillet "L'armistice n'est pas la paix".

Par manque de moyens de transport les restes de l'Armée française n'ont pu être amenés en AFN. Mais on y entreprend une vaste opération de camouflage, matériels, armements, cadres, spécialistes en particulier les évadés des départements occupés de la zone interdite, des Alsaciens et des Lorrains et des camps de prisonniers.

Sous prétexte du maintien de l'ordre et de la défense des côtes on a obtenu des troupes de souveraineté : régiments de tirailleurs, cavaliers à cheval, motorisés sur A.M., motos, les chars ont été interdits, artilleurs sans grande possibilité de tir ; Directeur des Affaires politiques au Maroc, le colonel GUILLAUME a obtenu le maintien des goums comme unité de travailleurs, des zones entières sont déclarées d'insécurité y interdisant l'accès aux commissions d'armistice sans autorisation préalable.

La population des tribus se fait complice de toutes ces opérations.

Le Général JUIN a prolongé l'action de WEYGAND pour l'entraînement des unités, dans de vastes manœuvres en montagne.

Le 8 novembre 1942 pendant 48 heures cette armée s'oppose au débarquement des Américains mais reprend de suite le combat à leurs côtés et s'engage en Tunisie contre les forces de l'Axe.

Dès décembre 1942, 80 000 hommes y seront engagés avec le matériel, l'armement et les soutiens qu'on a réussi à protéger. Cette campagne sera très dure dans un hiver rigoureux et JUIN contraindra les Américains à l'aider à la défense du Constantinois. L'Afrika Corps battu essayait de gagner du temps pour s'échapper. Au défilé de Tunis en mai 1943, GIRAUD, JUIN, étaient aux côtés d'EISENHOWER et des chefs de la VIII^e Armée avec les Français libres de Lybie et du Fezzan.

Mais pendant que se déroulait cette campagne, GIRAUD avait, dès le début de décembre entrepris le réarmement et l'organisation de l'armée française concrétisés par le

Plan d'Anfa de janvier 1943 approuvé par ROOSEVELT.

Les États-Unis réarmaient 8 divisions dont 3 blindées plus une grande unité de goumiers.

Équipements, armements, organisations, soutiens, tout sera du même type que les unités américaines.

Et les premiers convois amènent sur les quais des ports d'AFN le matériel dès avril 1943.

L'AFN a mobilisé 400 000 hommes rappelant les Français jusqu'à la classe 1919, soit 176 500 Français, soit 16,4% de nos compatriotes, complétés par 233 000 indigènes volontaires pour la plupart représentant 1,58% de la population des tribus.

Au lycée Gouraud de rabat, au Lycée Lyautey à Casablanca, les plaques des morts comptent chacune plus de 100 noms.

En août 1943 les divisions sont déjà à l'entraînement dans les camps.

Ainsi la 3^e DIA, la 2^e DIM, la 4^e DMM, les 4 groupes de Tabors marocains (GTM), la 1^{re} DB, la 9^e DIC.

A l'automne seront constituées la DFL du général BROSSET, la 5^e DB et la 2^e DB.

Cet ensemble constitue le Corps Expéditionnaire Français.

- Pourquoi le CEF s'engage-t-il en Italie ?

Au début de 1943 les Américains veulent d'abord servir le front du Pacifique, mais STALINE après la victoire de Tunisie presse les Anglais et les Américains d'ouvrir un second front en Europe ; les Anglais pensent qu'il convient d'exploiter au maximum les avantages de la victoire remportée en Afrique et d'agir en Méditerranée donc vers l'Italie.

D'où on conviendra d'un compromis : on entreprendra avec des moyens limités, une action sur la Sicile, voire la Sardaigne et la Corse, peut-être sur la péninsule contre l'Allemand au cas où les actions préliminaires sur les îles réussissaient à entraîner la défection de l'Italie.

Et l'action est déclenchée en Sicile avec PATTON dès la fin de juillet 1943 ; il avait jugé de l'action des Tabors en Tunisie et en avait demandé pour les montagnes de l'île.

Comme espérée, sa victoire entraîne le 3 septembre 1943 l'Armistice avec l'Italie. Nous connaissons le soulèvement de la Corse le 9 septembre 1943 et l'engagement d'une partie de la 4^e DMM et des commandos de choc, du 2^e GTM pour soutenir cette insurrection et la libération de Bastia le 4 octobre.

Aussi le général JUIN comprend que c'est sur le théâtre italien qu'il pourra obtenir l'engagement de la première tranche disponible du Corps Expéditionnaire Français.

Le 29 septembre 1943 le général CLARK l'invite à Salerne où sa V^e Armée a débarqué avec des difficultés en liaison avec la VIII^e Armée de MONTGOMERY. JUIN comprend combien ce débarquement a été dur et difficile, obligeant CLARK à conduire lui-même la bataille à terre. Il avoue qu'il n'a réussi que grâce à l'appui des canons de la flotte de l'amiral Sir ANDREW CUNNINGHAM qui s'est engagée au plus près des côtes.

Le 1^{er} octobre 1943 JUIN rend visite au 10^e Corps britannique attaquant vers Naples. Le spectacle l'effraye, la 7^e DB britannique en colonne serrée est incapable de sortir de la route, de se déployer, engoncée dans les montagnes. Et JUIN en conclut que la motorisation généralisée des armées anglo-saxonnes constitue un sérieux obstacle à une progression rapide sur ce terrain où la montagne domine. JUIN sait que les divisions Nord-africaines seraient pour cette campagne, d'un très grand appui. CLARK en convient. JUIN dut attendre novembre pour connaître la décision du commandement allié. A ce moment il ne put distraire que deux divisions pour ce premier engagement et encore en deux tranches. Il faudra donc un battement d'un mois entre l'arrivée en Italie de ces deux divisions. La première s'embarquera à partir du 19 novembre 1943.

- Il convient de présenter ce qu'est le CEF

Il s'agit d'une infanterie remarquable, sans doute la meilleure de l'époque. Les régiments de tirailleurs depuis l'armistice sont surentraînés. WEYGAND puis JUIN les ont maintenus dans l'espoir de la reprise des combats. Ils leur ont insufflé l'esprit offensif et le sens de la manœuvre. C'est une troupe de métier ; le tirailleur s'engage pour quatre ans ; la plupart sont à leur deuxième quatre ans ; certains ont fait campagne au Maroc, en France. Originaires au Haut-Atlas, Moyen-Atlas, de la Kabylie, de l'Aurès, ce sont des paysans rudes. A côté des Tirailleurs, les Goumiers supplétifs mais infanterie légère, rustiques, montagnards, sont capables de toutes les audaces. Ces troupes ont un encadrement exemplaire ; volontaires, ardents, mortifiés par la défaite, ils ont une volonté farouche de revanche, de laver l'affront de la défaite ; souvent évadés des camps de prisonniers ou de France par l'Espagne, ce sont tous, officiers, sous-officiers des entraîneurs d'hommes, marchant en tête à l'assaut. Les cadres indigènes officiers, sous-officiers, moqqadenim pour les goums, leurs camarades sont à leur image.

Les divisions d'infanterie ont l'organigramme des divisions américaines, un État-Major, trois régiments de tirailleurs chacun avec trois bataillons de 800 hommes chacun, trois compagnies plus une d'engins. Un régiment de reconnaissance de Spahis en majorité français sur scoutcars avec trois escadrons plus un escadron de chars légers au canon de 37.

A pied un peloton de reconnaissance avec son armement tient un point d'appui de compagnie d'infanterie. Un régiment d'artillerie avec des artilleurs de grande qualité. Un bataillon de transmission et des éléments de soutien en particulier des compagnies de transports avec mulets.

Ajoutez que les commandants d'infanterie divisionnaire, CAILLES, BONDIS, DUVAL sont des Sain-Cyriens de la promotion de la Croix au Drapeau, celle des gants blancs de 1914, et ont fait la guerre de 1914 comme commandant de compagnie, ils savent ce qu'est un assaut. JUIN et ses commandants de Division seront chaque jour au plus près de la ligne de contact.

Quant au regroupement des Tabors marocains, le GTM, ils ont le même organigramme que le régiment de tirailleurs avec 3 tabors. Un tabor est un bataillon, chaque tabor a 4 goums dont un goum d'engins ; le goum est une compagnie, mais en plus, un peloton de cavaliers et un important soutien de mulets.

En réserve arrivent les 7^e et 8^e RCA, tanks destroyers avec leurs canons de 76,2 à grands vitesses initiales. Le 7^e RCA formé par les chantiers de jeunesse d'Algérie, portent les bérets verts. Ces deux régiments seront de tous les engagements dispersés souvent par peloton à l'échelon de la reconnaissance mais rassemblés pour faire face aux attaques des Panzer Divisions quand l'espace le permettrait.

Pour la première tranche JUIN disposera de 60.000 hommes des 2^e DIM et de la 3^e DIA avec leurs soutiens et leurs réserves et lorsque la 4^e DMM et DFL rejoindra après février 1944 avant l'attaque du 11 mai, le CEF atteindra 120.000 hommes.

- Voyons maintenant comment le général JUIN va placer le CEF et amener le commandement allié à l'engager suivant le plan qu'il sait être celui capable de donner la victoire.

Je ne vous décrirai pas les combats étant donné le temps qui est le vôtre.

Nous devons distinguer deux périodes distinctes :

- L'hiver avec un froid et une neige d'une rare intensité dans les montagnes des Abruzzes d'Italie qui ajoutent aux souffrances des combats.

- Le printemps radieux, le choc, la victoire, la rapidité de son exploitation jusqu'à la chaleur de l'été du mois de juillet.

Deux phases pendant l'hiver.

La première : Le général JUIN se rend compte que CLARK voudrait employer les unités

du CEF comme une infanterie auxiliaire mise à la disposition de ses différents Corps d'Armée. Comme beaucoup d'autres qui n'avaient pas vécu l'action des Français en Tunisie, CLARK pensait que notre Armée après la défaite de 1940 était "out of map" pour la reconquête de l'Europe.

JUIN va donc lui accorder une première satisfaction en mettant suivant sa demande, la 2^e DIM à la disposition du 6^e Corps d'Armée U.S. pour relever la 34^e DI U.S. épuisée.

Et JUIN ne s'immisce absolument pas dans la chaîne de commandement faisant totalement confiance à cette division.

Et le 16 décembre, le 5^e RTM enlève par deux assauts répétés impressionnants de maîtrise dans la pénombre du lever du jour le PENTANO, par une attaque de face, bille en tête. C'est un magnifique fait d'armes qui rejette l'Infanterie badoise sur les pentes du MONTE CASALE. Mais 16 officiers, 46 sous-officiers, 225 tirailleurs sont tués ou blessés. Le lendemain de Noël le bataillon DELORT du 8^e RTM avec un Tabor enlève aux chasseurs de la 5^e division autrichienne de Montagne, les contreforts de la MAINARDE.

Ces coups de maître ébahissent les troupes américaines et impressionnent CLARK. Il modifie son opinion sur la qualité de ces unités françaises qui, n'ayant pas encore vue le feu, réussissent à obtenir ce que les divisions U.S. essayent en vain depuis des semaines.

Lorsque le général GIRAUD et Monsieur Le TROQUER venant visiter le théâtre italien appuyent et renouvellent la proposition de JUIN d'engager l'ensemble du CEF en Italie sous son propre commandement, CLARK non seulement accepte mais décide qu'il relèvera le 6^e Corps d'Armée U.S. dès l'arrivée de la 3^e DIA.

JUIN en prend le commandement le 3 janvier 1944.

La deuxième phase de la Campagne d'hiver commencera dès le 12 janvier 1944.

Dès avant, JUIN avait jugé que la manœuvre d'armée qui s'engageait alors pour atteindre ROME aurait peu de chances de réussir, car elle visait à ouvrir la vallée du LIRI, seule voie autorisée aux Corps motorisés et blindés. Or cette voie relativement étroite était facile à obstruer, le terrain la commandant étant tyrannique et le maréchal KESSELRING, quoiqu'aviateur, savait en jouer admirablement. Il avait organisé deux lignes de défense successives, la première dite ligne Gustav s'appuyait sur le très important môle du MONTECASSIN.

Et JUIN juge nécessaire pour réussir d'une action de débordement avec bien plus d'amplitude que celle qui est prévue ; il s'inquiète par ailleurs du lieu choisi à ANZIO pour un débarquement en force sur les arrières lié à l'action qui va se déclencher sur tout le front vers la ligne Gustav, car ANZIO est trop éloigné du front et les réserves allemandes pourront y être acheminées à temps.

Cependant l'action se déclenche en montagne où il faut d'abord conquérir les observatoires ; on s'aperçoit qu'il y en a toujours un plus haut.

Et le 12 janvier 1944, la 3^e DIA part à l'attaque, mais JUIN, alors qu'il espérait agir par un débordement vers ATTINA pour aider et couvrir l'action du 2^e CA U.S. est obligé d'agir sur le Belvédère après avoir, par un prodige d'organisation, réussi à rameuter toute son artillerie. MONSABERT donne alors au 4^e RTT l'ordre d'occuper le Belvédère, le 25 janvier 1944. L'attaque débute entre chien et loup ; pendant plus de 4 jours la bataille se déroule sans interruption sur le front seul du CEF, dans un déluge de feu, les pitons sont pris, repris quatre fois, cinq fois ; l'un d'eux subira 12 contre-attaques. A court de munitions, les tunisiens se battent au corps à corps, avec des pierres. Le sous-lieutenant HADI, le bras arraché, arrive au sommet de son objectif, foudroyé alors par une décharge de mitrailleuse, dans un dernier cri, il hurle : "toi ! envoie la fusée !".

L'action des Tunisiens sera un des plus magnifiques faits d'armes de notre histoire militaire.

Enfin le 30 janvier, JUIN obtient que la 34^e DI U.S. attaque à son tour pour soulager

l'action du CEF.

Toute la 3^e DIA a été engagée ; même le 7^e RCA avec deux escadrons ayant mis pied à terre, a pris pied sur le MARINO.

Pour le 4^e RTT, cette victoire lui a coûté les 2/3 de ses effectifs ; tous les commandants de Compagnie ont été tués ou blessés.

Et quand 4 mois plus tard, les Polonais du général ANDERS eurent forcé les défenses du MONTE CASSIN que les Français avaient largement débordées, ils découvriront loin au-delà du Belvédère, le corps desséché du Lieutenant THOUVENIN, la fourragère rouge à l'épaule ; il commandait la 5^e Cie du 4^e RTT, tombé là le 26 janvier 1944. La voie était donc libre pour la manœuvre de débordement que désirait JUIN.

Et devant le CEF, l'ennemi avait usé le 115^e Panzer granadier, le 65^e Régiment de Chasseurs de montagne, les 131, 132, 134 et 191 R.I.

"L'Armée française est loin d'être morte" dira un officier prisonnier.

Pendant tout le mois de février et jusqu'au 15 mars 1944, le commandement allié va tout tenter pour la conquête de face du verrou du MONT CASSIN. Ce sera d'abord la division de Rangers du TEXAS, puis la 4^e DI hindou du général FRYBERT de la VIII^e Armée.

Chaque fois ce sera un échec sanglant et le commandement hésitera.

Si bien qu'à la fin de la période d'hiver, le CEF apparaît comme le seul vainqueur, JUIN regrettant de n'avoir pas eu une division de plus pour exploiter par un large débordement la victoire du Belvédère ; JUIN était maintenant reconnu par CLARK et ALEXANDER qui ne ménageront pas leurs éloges à ses troupes.

Heureusement le CEF s'augmenterait de la 4^e DMM libérée de la Corse, de deux groupements de Tabors qui avec le 1^{er} arrivé, seront placés aux ordres du général GUILLAUME, puis de la DFL du général BROSSET.

JUIN prépare alors la Campagne de Printemps et propose une nouvelle manœuvre au commandement allié.

Du reste, KESSELRING, sachant que toute sa manœuvre reposait sur sa maîtrise de la montagne, se méfiait et il avait prescrit à son chef d'État Major qu'il entendait en priorité être prévenu de l'endroit où les Français feraient leur apparition.

Et le 4 avril 1944, JUIN adresse un mémoire au général CLARK sur les futures opérations du CEF dans les monts ARUNCCI, car il avait obtenu que le CEF relève le 10^e CA britannique qui avait, pendant l'hiver, réussi à créer une tête de pont au pied du Mont MAJO au-delà du GARIGLIANO.

C'est là que JUIN va masser au pied de la montagne ses moyens et ses troupes dans le plus grand secret pour attaquer ce môle impressionnant de la défense de la ligne Gustav.

Voilà pourquoi tenant les avant postes en avril 1944 sur la rive sud du GARIGLIANO votre serviteur coiffa le casque anglais comme tous ceux du CEF au contact de l'Allemand.

Et tandis que nous jouions au chevalier Bayard, le CEF se préparait à l'attaque.

Retirés des avant postes trois jours avant l'attaque du 11 mai, nous recevions l'ordre du jour que nous n'oublierons jamais : "Combattants français de l'Armée d'Italie, une grande bataille dont le sort peut hâter la victoire définitive de la libération de notre patrie s'engage aujourd'hui.

La lutte sera générale, implacable et poursuivie avec la dernière énergie. Appelés à l'honneur d'y porter nos couleurs, vous vaincrez, comme vous avez déjà vaincu en pensant à la France martyre qui vous attend et vous regarde. En avant !"

Voilà pourquoi, Messieurs, nous célébrons avec tant de vénération cette date du 11 mai.

Sachez qu'après une préparation d'artillerie de 2.000 pièces dont les 400 du CEF, l'infanterie de la 2^e DIM se lance à l'assaut de la ligne fortifiée aux sons aigres des raïtas

de la nouba du 2^e RTM que jouaient ses musiciens avant de redevenir les brancardiers et en hurlant la "chaada" "la allah i la allah. Mohammed rasul Allah".

La première vague est clouée au milieu des mines et dans les barbelés arrosés par les lance-flammes, les trois chefs de bataillon du 8^e RTM sont tués ou blessés, mais les contre-attaques allemandes sont hâchées par les 400 canons du CEF et JUIN qui s'est porté au P.C. de CAILLES et de MOLLE au plus près de la ligne d'assaut, ordonne de renouveler l'attaque la nuit suivante sur deux axes, l'un aboutissant au FAITO. A 4 heures la 2^e DIM débouche et enfonce tout et la 4^e DMM gravit déjà les pentes du MONT MAJO sur lequel va flotter un immense drapeau tricolore.

Pendant ce temps, avec le 7^e RCA, le 4^e RIM appuie au plus près l'attaque par le 4^e RTT de la ville de CASTEFORTE et l'enlève au prix de combats comparés à ceux de CASSINO.

Nos écoutes ont capté le message d'ordre allemand de repli.

Alors l'exploitation est lancée par le 4^e RSM sur l'axe AUSONIA ESPERIA, tandis que sur la deuxième ligne fortifiée, le massif de la BASTIA est conquis. Le Corps de montagne s'est déjà lancé sur les hauts, goumiers en tête flanqués des tirailleurs de la 4^e DMM.

Après un rude combat à hauteur de PICOT où les chars Panzer sont engagés contre les tanks Destroyers des 7^e et 8^e RCA, LENOLA, est pris par le capitaine VANUXEM du 2^e RTM. Les Marocains du Corps de Montagne progressent sans relâche au plus près des lignes de crêtes, dépassant les résistances ennemies et le 4^e RSM avançait avec eux sur le seul petit axe de montagne, les soutenant à l'occasion de ses feux et s'efforçant de gagner de vitesse l'ennemi qui mène devant lui une action retardatrice exemplaire créant des destructions, des mines et du feu de son artillerie et de ses automoteurs. Quand, avant CARPINETTO, l'adjutant chef SERVANT bondit sur une mèche lente pour l'éteindre et neutraliser les hommes du génie allemand prêts à provoquer une large destruction, l'affaire était gagnée ; nous enlevions coup sur coup le PC allemand à la villa PECCI de la famille de LEON XIII et le village de MONTE-NALICO. Alors la 3^e DIA se lançait vers ROME que les goumiers de GUILLAUME voyaient à portée de leur main ; ils étaient prêts à faire leur jonction avec ceux d'ANZIO... Mais JUIN les arrêtait, car les blindés de la VIII^e Armée étaient en retard sur la vallée du LIRI enfin ouverte grâce à l'action du CEF. Or à juste titre la VIII^e Armée voulait sa part à la victoire.

Or à partir du 1^{er} juin, personne ne pourrait empêcher la ruée générale vers ROME déclarée ville ouverte et que la 3^e DIA contournait par l'est ; l'embouteillage devint tel que les DB anglaises n'arrivèrent que le 5 juin.

Et tandis que le débarquement débutait sur les côtes normandes, le CEF défilait dans un enthousiasme indescriptible sur la VOIE APPIA la glorieuse 2^e DIM en tête, celle des ABBRUZES et de l'attaque du mont MAJO les 11 et 12 mai.

CLARK aux côtés de JUIN lui dit : "Si vous n'aviez pas été là, nous ne serions pas ici ensemble tous les deux !", et le général de GAULLE envoyait le télégramme suivant :

"L'Armée française a sa large part dans la victoire de ROME. Il le fallait. Vous l'avez fait. Général JUIN, vous-même et les troupes sous vos ordres êtes dignes de la Patrie".

Ce sont les divisions du CEF aux ordres du général de LATTRE qui débarqueront en Provence, prendront TOULON, libéreront MARSEILLE et, remontant avec la chevauchée des divisions blindées, lutteront dans le rude hiver des VOSGES, tiendront STRASBOURG, libéreront l'ALSACE, le 4^e RSM fonçant sur CERNAY, GUEBWILLER et faisant à ROUFFACH, liaison avec le Combat Command du général américain O'DANIEL venant du nord.

C'est encore la 3^e DIA qui traversera le Rhin pour la campagne victorieuse d'Allemagne et d'Autriche. Toujours en tête, le 4^e RSM était dans le Voralbert à SAINT ANTOHN et à BLUDENZ le jour où de LATTRE signait l'armistice à BERLIN le 8 mai 1945.

Voilà pourquoi, Messieurs, nous, les survivants de la victoire d'Italie nous en conservons une immense fierté et pourquoi nous avons et gardons tant d'affection et de reconnaissance

pour ces hommes des tribus des montagnes de Berberie qui, entraînés par des chefs au courage exemplaire et maîtres de leur art, se subliment pour sauver la France comme leur propre Patrie et acceptèrent pour elle les plus durs sacrifices.

10.000 tombes dans nos cimetières d'Italie.

Si vous passez près d'elles, ne manquez pas de vous y recueillir.

Conférence faite au Rotary de Neuilly-sur-Seine pour le 8 Mai 1993.

LE VIII^e TABOR DANS LES ABRUZZES (hiver 1943-44)

LA CONQUÊTE DE LA MAINARDE (1478 m)

René PELLABEUF



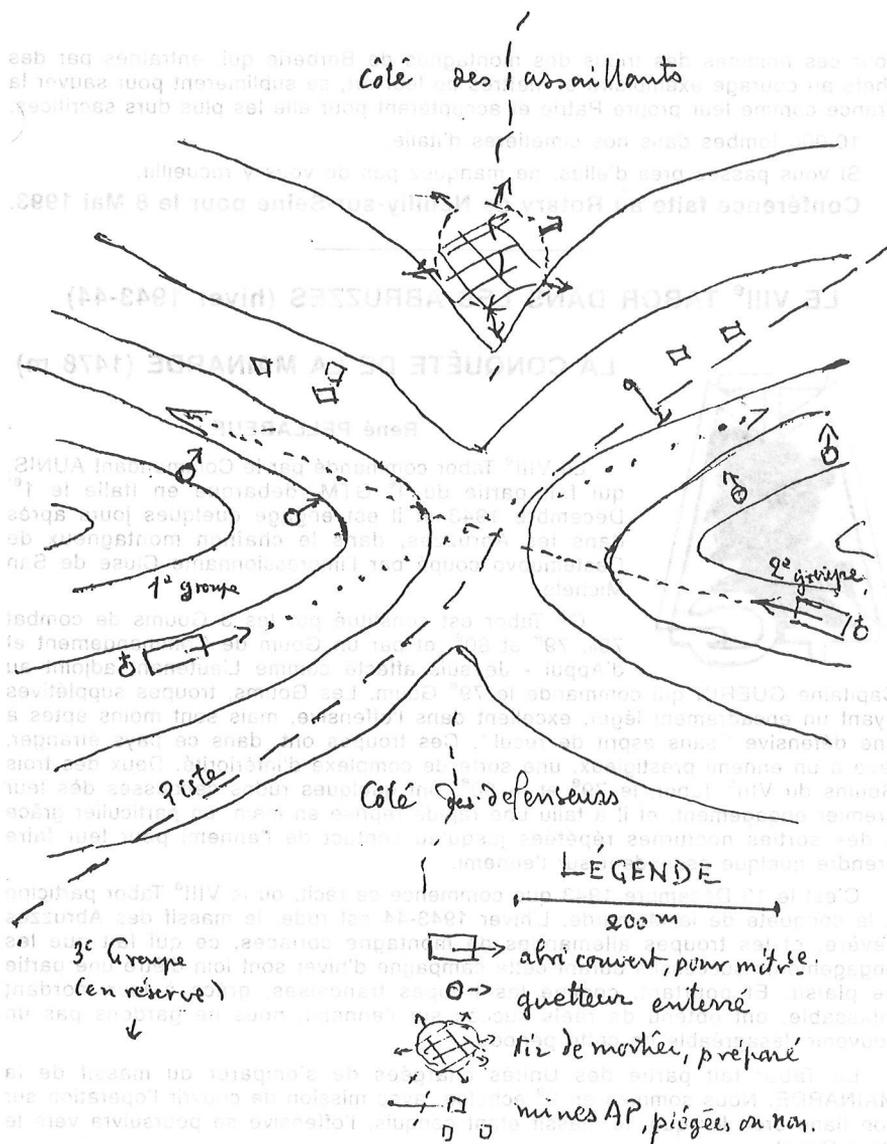
Le VIII^e Tabor commandé par le Commandant AUNIS, qui fait partie du 4^e GTM, débarque en Italie le 1^{er} Décembre 1943 et il est engagé quelques jours après dans les Abruzzes, dans le chaînon montagneux de Castelnuovo coupé par l'impressionnante Cluse de San Michele.

Ce Tabor est constitué par les 3 Goums de combat 78^e, 79^e et 80^e, et par un Goum de Commandement et d'Appui - Je suis affecté comme Lieutenant adjoint au Capitaine GUERIN qui commande le 79^e Goum. Les Goums, troupes supplétives ayant un encadrement léger, excellent dans l'offensive, mais sont moins aptes à une défensive " sans esprit de recul ". Ces troupes ont, dans ce pays étranger, face à un ennemi prestigieux, une sorte de complexe d'infériorité. Deux des trois Goums du VIII^e Tabor, le 79^e et le 80^e, ont quelques rudes secousses dès leur premier engagement, et il a fallu une rapide reprise en main, en particulier grâce à des sorties nocturnes répétées jusqu'au contact de l'ennemi pour leur faire prendre quelque ascendant sur l'ennemi.

C'est le 19 Décembre 1943 que commence ce récit, où le VIII^e Tabor participe à la conquête de la Mainarde. L'hiver 1943-44 est rude, le massif des Abruzzes sévère, et les troupes allemandes de montagne coriaces, ce qui fait que les engagements successifs durant cette campagne d'hiver sont loin d'être une partie de plaisir. Et pourtant, comme les troupes françaises, grâce à leur mordant inlassable, ont obtenu de réels succès sur l'ennemi, nous ne gardons pas un souvenir désagréable de cette période.

Le Tabor fait partie des Unités chargées de s'emparer du massif de la MAINARDE. Nous sommes en 2^e échelon, avec mission de couvrir l'opération sur son flanc droit lorsque, le massif étant conquis, l'offensive se poursuivra vers le Nord-Ouest.

Nous partons tôt dans la matinée, alors que les Tirailleurs et le 78^e Goum en 1^{er} échelon, ont amorcé l'ascension de nuit pour être avant l'aube à proximité des forces adverses qui tiennent la crête. Nous grimpons le ravin situé à l'Ouest de CASTELNUOVO, en colonne par un dans la neige, avec des distances de 5 à 6 pas entre les hommes et 15 à 20 pas entre les sections. Je suis avec la section de tête, donc derrière le Chef de Section, lui-même derrière un demi-groupe déployé en éclaireurs. Le Capitaine est en tête de la 2^e section, avec son équipe de commandement. Peu après s'être engagés dans le ravin, les éclaireurs tombent en arrêt devant un fil-piège en travers de la piste. Ce fil métallique très fin, qui



10 - Croquis - Schéma de défense d'un col (par une section : pas de défenseur dans le col).

aurait dû être invisible, est entouré de givre, ce qui le rend épais comme un petit doigt ! Nous n'avons pas le temps de le traiter, aussi, après avoir vu ses points d'amarrage, je le fais contourner largement par la droite, laissant aux sections suivantes le soin de l'effacer. La progression reprend bientôt, on entend derrière nous une explosion : la dernière section avait dû s'en charger.

— Nous avons prescrit à chaque chef de section d'avoir un fil électrique d'une trentaine de mètres terminé par un solide crochet (ou grappin). Les gens étant à couvert, ce crochet est posé au-delà du fil, puis le démineur, à l'abri au bout de ses 30 m, tire le câble à lui et le fil-piège fait éclater la mine.

La grimpée est de plus en plus rapide et de plus en plus boisée. Le Capitaine ordonne l'arrêt. Selon les instructions reçues, il poste une 1^{ère} section derrière une ride rocheuse, en mesure de battre par le feu un plan quasi-horizontale neigeux de 200 m de profondeur au-delà duquel la pente boisée reprend jusqu'à la crête de la MAINARDE. La lisière de cette vaste clairière est tenue par l'ennemi : il s'agit de bataillons de haute montagne. Une autre section est postée sur le flanc droit et la 3^e est gardée en réserve, un peu en contre-bas, près du P.C. du Goum.

La journée se passe dans l'attente de l'ordre d'avancer, soit dans le sillage des Tirailleurs victorieux, soit en les dépassant pour prendre à notre compte la suite de l'attaque. Quelques coups de feu et rafales de F.M. sont échangés par dessus la clairière dès que l'on voit quelque chose bouger. Bref, c'est le calme pour nous, alors que les salves d'artillerie nous indiquent que le combat est rude plus haut à gauche.

Peu avant la tombée de la nuit, l'ordre de décrochage arrive. Nous en concluons que l'offensive a échoué. Plus tard, nous apprendrons que les assaillants, ayant attaqué de front les cols de cette crête (1478 m), en ont été rejetés avec des pertes. Le Capitaine ordonne le repli dans l'ordre : section de droite, puis celle face à l'ennemi. Je suis auprès du Capitaine en retrait, en contre-bas, et je remarque parmi nous le Chef de la Section encore engagée, alors qu'il aurait dû se replier qu'avec son dernier groupe. " Vous n'êtes pas resté là-haut ? " lui dis-je. " Non, mon adjoint y est, le Moqaddem-Aouel, Un tel ". Je n'ose insister, puisque le Capitaine, présent, n'objecte rien. Très peu de temps après, nous entendons de furieuses rafales de fusil-mitrailleur, quasiment sans interruption. Le Chef de Section bondit vers ses gens. Environ un quart d'heure après, la nuit étant tombée, la section se replie en ordre, et le Chef arrive avec son dernier groupe... et un prisonnier.

Il nous relate l'événement : " Le Moqaddem-Aouel vit surgir de la ligne ennemie 4 hommes courant vers nous dans la neige. Il appréhende une attaque et ordonne de tirer. De la lisière en face, les armes automatiques tirent aussi. Les hommes s'effondrent un à un et celui-ci parvient jusqu'à nous ". Notre comptable AIRE (Alsacien dont le nom HERR a été transformé pour qu'il n'ait pas d'ennui s'il était fait prisonnier) l'interroge : les 4 sont Autrichiens et ont cru pouvoir profiter de l'occasion pour passer de l'autre côté. Je fais en moi-même 3 remarques : en pareil cas, il n'est pas facile de choisir son moment - les 3 autres ont-ils été atteints par les Goumiers ou par les Germains ? - si le Chef avait été sur place, il aurait bien pu constater qu'une offensive de 4 hommes ne nous mettait pas en danger et n'aurait donc pas fait tirer.

Nous descendons vers CASTELNUOVO et bivouaquons dans la neige à la périphérie du village, enroulés dans nos toiles de tente. Quant à moi, je dois acheminer notre Autrichien. Après qu'il ait été vu par le Capitaine MATHIEU (O.R. du Tabor) qui le dote d'une fiche signalétique ad-hoc, je l'escorte jusqu'au PC du GTM.

Nous partons en jeep conduite par un Goumier, je suis à l'arrière, ma mitraillette sur les genoux avec mon " prisonnier " qui n'a nulle envie de s'échapper. Il tremble de tous ses membres, il est secoué par ces tremblements. Ce n'est pas de froid qu'il tremble, car il est bien équipé. C'est rétrospectivement, en revoyant à quoi il vient d'échapper, et lui seulement. Je ne connais pas l'allemand et ne puis le

consoler. Il sort de son portefeuille l'insigne des Troupes de Montagne : un edelweiss tissé sur fond vert et un insigne en aluminium de son bataillon et me les offre. Je l'en remercie. Le nom de son Bataillon est quelque chose comme " Altgebirge Jäger Eratz Batalion ", (car composés d'Allemands récemment " récupérés " dans le " Grand Reich " : Autrichiens, Sudètes, Yougoslaves etc...). Je rentre et m'endors au P.C. du Goum.

Avant le lever du jour, j'ai un ordre à transmettre et ai quelque peine à trouver les destinataires parmi les corps recouverts de neige. Nous avons coutume de faire dormir près du P.C. de Goum un agent de transmission par section qui a au préalable reconnu le lieu où dort son patron, mais cette nuit-là, nous étions passablement harassés et avons négligé ce " détail ".

Le 79^e Goum s'installe dans le village et récupère le sommeil en retard. J'en profite pour écrire à mes parents (à Oran). C'est là que nous préparons et fêtons Noël. Le " Babas " du Tabor célèbre la Messe pour ceux qui sont au repos, puis nous festoyons. Le Lieutenant LAURÈS (Réserviste de Casablanca), Officier Ravitailleur du Tabor, rentre d'une liaison à Naples. Il a ramené entre autres du " Cognac aux oeufs " spécialité napolitaine, dit-il. A la vue, ce n'est pas très ragoûtant et beaucoup - dont moi - se forcent pour y tremper les lèvres... " Mais, ce n'est pas si mauvais ! ". Puis : " Remettez-m'en ! ". LAURÈS a été contraint de contrôler la distribution, devant l'enthousiasme de plus en plus exubérant des " foules ".

Le 26, nous recevons l'ordre de renouveler l'attaque de la MAINARDE la nuit suivante. Notre mission est la même ; mais cette fois-ci, nous nous plaçons différemment, dès le milieu de la nuit, pour exploiter sans perte de temps, le cas échéant. Les Tirailleurs enlèvent les cols sans coup férir, adaptant leur tactique en profitant de leur expérience précédente. Le Commandant avait failli décommander cette attaque, car le brouillard était épais, ...alors que c'est grâce à ce brouillard que les attaquants se sont rapprochés à distance d'assaut sans avoir été décelés par l'ennemi.

Le combat pour s'emparer des cols et pour déblayer les défenses annexes du massif dure jusqu'au début de l'après-midi, pendant que les Unités de Tirailleurs déboulent sur les talons de ceux des défenseurs qui ont réussi à décrocher. Nous occupons les crêtes boisées, nous installant défensivement face à l'Ouest avant la tombée de la nuit, les 3 Goums alignés du Sud au Nord dans l'ordre des numéros (78, 79, 80). Le vent du Nord s'est levé, soulevant de la neige poudreuse à -20°C et -25°C, nous gênant dans la construction de murettes de pierres - la terre glacée est aussi dure que le roc - Comme j'avais lu nombre de romans sur le Grand Nord (Jack LONDON et autres), j'appelle ce vent le " blizzard ". Le Capitaine a le temps de se faire construire une cahute en bloc de pierre couverte de branchages et d'une toile de tente, où plusieurs personnes peuvent s'abriter du vent.

Dès la nuit tombée, l'ennemi, ayant la certitude que ce n'est plus lui qui occupe la MAINARDE, nous harcèle de ses tirs d'artillerie. Les obus éclatent dans les branches et nous arrosent comme des obus fusants, ce qui est fort désagréable. Nous nous faisons petits dans ce qui nous sert de trous. Comme j'ai le choix entre être tué soit par les obus, soit par le froid pendant le sommeil, j'emprunte une pioche portative à mon ordonnance et m'épuise à creuser, ce qui me tient éveillé et tant soit peu échauffé. A chaque salve d'artillerie, je me plaque au fond de mon " trou " de 15 cm. Je ne crois pas avoir dormi cette nuit-là, mais suis tout surpris de n'avoir pas d'égratignure. Au lever du jour, nous faisons le bilan : très peu de blessés ! Mais, au 80^e Goum, la moitié de l'effectif a les pieds gelés, certains Goumiers sont très légèrement atteints, mais une bonne trentaine assez sérieusement pour être évacuée. Les taghriwines (jambières en laine épaisse tricotée) avaient le lacet du haut (au-dessous du genou trop serré).

Durant la journée suivante, le harcèlement d'artillerie se calme. Le Capitaine et moi en profitons pour observer les installations défensives ennemies sur les crêtes et surtout dans les cols de cette chaîne de montagne. C'est pour nous très instructif, car nous constatons que cela ne correspond à aucun schéma enseigné dans nos écoles militaires : aucun défenseur n'est dans le col lui-même, qui est battu par le feu de mitrailleuses sous casemates embossées sur les flancs arrière du col ; ces abris sont protégés par des postes de grenadiers-voltigeurs en avant des flancs de la crête descendant vers le col. La première fois, les Tirailleurs avaient attaqué dans l'axe des cols de la MAINARDE. Ils avaient été stoppés par les tirs croisés des casemates et avait subi de lourdes pertes ; le deuxième assaut avait visé les flancs des cols et avait permis soit de tomber sur le blockhaus sans être sous le feu de son arme automatique, soit de fixer les occupants du blockhaus d'en face, jusqu'à ce que celui-ci ait épuisé ses munitions (voir croquis page suivante).

A ce sujet, il faut retenir la méthode ennemie de défense d'un col, peu coûteuse en effectifs, très astucieuse et très efficace, pour savoir comment pratiquer l'abordage lorsqu'on est chargé de l'attaque et pour l'appliquer soi-même dans la défensive (1).

C'est à ce moment de nos réflexions que nous apprenons que nous avons mission, le lendemain, de flanc-garder notre position à droite en montant sur les contreforts du Mont MARE, pendant que l'offensive principale se continue sur l'axe Nord-Ouest pour s'emparer de la Costa SAN PIETRO, qu'on aperçoit à 4 ou 5 km de nous (2). Le P.O. du Tabor est là avec la bino et nous observons le panorama avant la tombée de la nuit. Le Capitaine dicte ses ordres aux Chefs de section réunis : je partirai avec 2 sections en direction générale du sommet du Mont MARE et installerai les sections défensivement à hauteur d'un amoncellement de rocs qu'on aperçoit de notre position. Le Capitaine, avec le reste du Goum, nous rejoindra et restera avec sa 3^e section qui s'installera en défensive en deuxième position.

Nous partons avec le lever du jour, la 1^{ère} section étant déployée largement, à cheval sur la ligne de crête qui matérialise notre axe de marche. Après une progression d'environ 8 à 900 m, la ligne des éclaireurs franchit un premier ressaut du terrain et disparaît temporairement à nos yeux, tandis que les 2 équipes de fusiliers pressent le pas pour prendre position au changement de pente et protéger la progression des voltigeurs de tête. Deux ou trois coups de feu éclatent, je bondis à hauteur des fusils-mitrailleurs déjà en place. Pour voir le terrain au-delà de l'épaule. Les éclaireurs sont plaqués au sol et leur chef de section leur donne l'ordre, au geste, de se replier en rampant jusqu'à hauteur des fusiliers. Nous constatons que l'un d'eux, à quelques 30 m devant moi reste étendu, blessé. Les coups de feu ont dû partir d'un éboulement de rochers à 4 ou 500 m en avant de nous. Ce ne peut être que le fait d'un tireur d'élite (avec fusil à lunette). Sans doute l'ennemi avait quelques guetteurs là où nous sommes maintenant, qui se sont repliés et ont donné l'alerte, et nous étions posément attendus. Le chef de section et moi scrutons la ligne ennemie aux jumelles, mais en vain : rien ne bouge en face.

Le Chef de la 2^e section était à ma hauteur pendant la progression, tandis que sa section suivait en colonnes de groupes dispersés. Je lui donne l'ordre de déborder largement par la droite en restant à flanc de mont pour échapper aux vues de l'ennemi, de remonter jusqu'au-delà d'un bosquet de sapins qui émerge,

(1) Aucun règlement français n'enseignait ce procédé, d'où la surprise et les pertes causées aux premières unités en reconnaissance d'un col. Est-il maintenant dans nos manuels d'instruction ? Mon fils, Officier d'Infanterie, me précise qu'il n'y est toujours pas.

(2) Cette offensive est confiée au 8^e RTM et au V^e Tabor renforcé du 80^e Goum.

et de tenter de se rabattre par le flanc arrière sur la ligne où semblent se tenir les défenseurs. Je lui rappelle qu'il ne doit stopper sa progression, puis s'ancrer au sol ou se replier, que s'il est sous le feu d'une arme automatique lourde (en non d'un simple pistolet-mitrailleur).

Il disparaît à notre droite pour progresser sur une courbe de niveau plus bas et éviter d'être vu. Mon agent de transmission porte au Capitaine un bref compte-rendu.

Je puis alors m'occuper du blessé. Il geint. "*Où es-tu blessé, - A la cuisse - Patience, nous venons te chercher.* Maintenant, il psalmodie des chants religieux. Je fais signe à un Goumier que je connais bien, qui est toujours souriant, mais que je crois être d'une ardeur modérée. "*Viens, toi et moi, nous allons ramper jusqu'au blessé et nous allons le tirer jusqu'ici. Tous seul, je ne pourrais pas le faire*". Sans un mot et sans hésiter, il s'avance et nous rampons côte à côte jusqu'au blessé. Je suis sûr que le tireur d'en face nous a vu mais, comme il voit que nous nous occupons du blessé, il n'intervient pas. C'est là un geste chevaleresque !

A nous deux, nous parvenons à tirer notre blessé en tâchant de ne pas trop le faire souffrir. Avant d'arriver à notre position en ressaut, j'aperçois, venant à nous, le Capitaine avec le reste du Goum. Nous terminons le trajet rampé : l'infirmier du Goum est là... et constate que notre Goumier est blessé au ventre et non à la cuisse : c'est donc beaucoup plus grave ! Je rends compte brièvement au Capitaine de tout ce qui s'est passé depuis que nous l'avons quitté.

Un Maoun-fusilier explique à son tireur FM qu'il faut changer de poste de tir pour harceler la position adverse (pendant la progression de la 2^e section). Prenant lui-même le FM, il alterne entre 2 échancrures de rochers, lance une rafale au jugé, et retourne au poste précédent. Je m'apprête à lui dire d'arrêter (car il ne faut pas revenir toujours au même endroit) lorsqu'il s'écroule, avec une balle en plein front. Je me reproche de ne pas le lui avoir dit plus tôt ! Le Moqaddem fait retirer le corps du Maoun; et le tireur FM reprend sa place sans un mot. Le tireur Germain doit être fort bien posté pour avoir échappé à toutes nos investigations.

Soudain, des coups de feu échangés là-haut entre l'ennemi et notre 2^e section captent toute notre attention. Puis, une longue rafale de "mitrailleuse 42" (modèle 1942 lourde à tir très rapide, telle une mitrailleuse d'avion) déchire l'air. Peu après, des Goumiers nous crient de là-haut qu'ils ont un blessé (nous n'avons pas de radio à l'intérieur du Goum). Je leur fais crier qu'ils doivent se replier, leur mission est terminée. Dès que la section a rejoint notre position, une demi-heure après, l'infirmier fait disposer nos 2 blessés bien couverts sur un mulet muni de "bât-caquolet" destiné à évacuer des blessés sur brancards. Le Capitaine passe un message au Tabor pour annoncer le départ des 2 blessés.

Hélas ! la descente jusqu'au pied de la MAINARDE a duré 6 heures, et à l'arrivée en pleine nuit, le médecin du Tabor n'a pu que constater que les 2 hommes étaient morts, non seulement des suites de leur blessure, mais aussi de froid ! Les combats en haute montagne, en hiver, présentent des risques accrus.

Le Capitaine prescrit les dispositions à prendre pour la nuit. Une section - celle qui n'a pas été engagée ce jour-ci - s'installe défensivement sur cette position, largement déployée pour ne pas risquer un contournement, et le reste du Goum redescend sur sa position sur la crête de la MAINARDE. Je veille à ce que les guetteurs avancés dans leur murette soient bien protégés du froid (couverture enveloppant le bas du corps). Le Chef de section organise son système de relève pendant que nous partons.

Conclusion :

Cette " marche à l'ennemi " que nous avons faite avec 2 sections est exactement conforme au schéma donné dans le " règlement de manoeuvre " de l'Infanterie. Par chance pour nous, notre ennemi réel n'était guère plus puissant que le plastron, lors d'un exercice appliquant le schéma du règlement sur un terrain de manoeuvre. C'est sans doute ce qui explique que nous ayons eu relativement peu de pertes.

D'autre part, notre mission était de flanc-garder une opération beaucoup plus importante. L'ennemi, voyant monter vers lui cette unité d'infanterie, était rassuré : nous n'avions pas la prétention de conquérir le Mont MARE.

Quant à nous, constatant, grâce à la tentative de débordement faite par la 2e section, que cet ennemi était de taille modeste, même s'il disposait d'une " mitrailleuse 42 ", nous pouvions conclure qu'il n'avait pas la possibilité de tenter de reconquérir la MAINARDE et de couper les unités engagées dans l'offensive vers la Costa SAN PIETRO. Nous pouvions donc regagner nos positions, tout en laissant une section en position défensive à 900 m sur notre droite.

Le lendemain, nous assistons, de notre perchoir, à la conquête de la Costa SAN PIETRO. En fin de matinée, à la bino, nous voyons des groupes escalader le " pain de sucre " du SAN PIETRO dont le sommet, pilonné par l'artillerie, fume comme un volcan. A la radio, nous apprenons que le sommet est conquis. Peu après, nouveau bombardement, cette fois-ci du fait des Germains. " *Tirez sur nous !* " dit l'Officier d'Artillerie DLO (Détachement de Liaison et d'Observation) à son Groupe d'Artillerie, pour tenter de stopper la contre-attaque ennemie. Nous voyons un ou deux groupes de combat refluer, puis remonter à l'assaut. Cette fois-ci, l'ennemi semble s'être résigné à nous laisser la Costa SAN PIETRO.

L'offensive, menée durant 2 jours par un régiment appuyé par de l'artillerie, se termine - au sommet d'un piton - par des assauts réitérés, de part et d'autre, de quelques groupes de combat au courage acharné, appuyés au jugé par les 2 artilleries qui frappent avec autant d'ardeur les combattants des deux camps étroitement mêlés. Nous étions en admiration, en regrettant de ne pouvoir les aider plus directement.

Pendant le reste de l'hiver, notre Tabor est engagé à la droite du Corps Français, en liaison avec la 8^e Armée Britannique. le 79^e Goum est basé dans le village de CASTEL SAN VINCENZO, côtoyant un escadron du 3^e Spahis et les troupes britanniques.

Nous sortons toutes les nuits et, dans le no man's land " de 3 à 4 km qui nous sépare des positions tenues par l'ennemi, les accrochages avec les patrouilles allemandes se produisent de plus en plus loin des lignes alliées. C'est alors que, en plus des embuscades tendues dans cet espace libre, nos patrouilles ont à aller au contact des lignes ennemies. Une nuit, le 78^e Goum du Capitaine JENNY a reçu mission de submerger un point d'appui ennemi pour faire au moins un prisonnier (le 2^e Bureau voulait en savoir davantage sur les troupes qui nous faisaient face. Les Goumiers y sont parvenus, quelque répugnance que le Germain convoité ait eu à y consentir !

LA KOUUMIA

ASSOCIATION DES ANCIENS
Reconnue d'utilité publique

DES GOUMS MARÓCAINS ET DES A.I. EN FRANCE
Décret du 26 février 1958 - « J.O. » du 1^{er} mars 1958

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL :

23, rue Jean-Pierre-Timbaud - 75011 PARIS
Tél. : 48 05 25 32

SECTION :

BULLETIN D'ADHÉSION

NOM et prénoms :

Date et lieu de naissance :

Situation de famille :

Marié, père de famille : nombre d'enfants :

Prénoms et date de naissance des enfants mineurs :

Situation militaire ou profession :

Adresse :

N° de téléphone :

Derniers grades aux G.M.M. :

Unités des Goums et postes A.I. auxquels vous avez appartenu, avec indication des années :

Décorations :

A le 19

Signature :

Cotisation annuelle : 50 F.

Abonnement au bulletin de la Kouumia pour 1993 (4 numéros par an) : 130 F

Les DONS sont versés au budget des œuvres sociales de la Kouumia. Paiement par chèque barré, mandat-carte ou C.C.P. : KOUUMIA 8813-50 V PARIS.

Permanence tous les mardis et vendredis, de 15 heures à 18 heures.

Méto : République ou Oberkampf.

ACTUALITÉ

AOÛT 1990, KOWEIT - AOÛT 1993, JERICHO !

Trois ans ont passé et la Guerre du Golfe n'est pas vraiment terminée. Soudain apparaît au grand jour la plus spectaculaire, la plus inattendue et, peut-être la plus bénéfique de ses conséquences ; ni prévue, ni envisagée, elle vient jeter enfin un espoir de paix au Proche Orient dans un conflit vieux d'un demi-siècle et surchauffé depuis plus d'un quart.

Par la voix et les ordres de leur organisme le plus représentatif, le plus actif et le plus efficace, les Palestiniens, généralement habiles et avisés, ont cru bon, en août 1990, de miser sur l'une des parties dans le conflit Irak-Koweït

... Mal inspirés, ou mal informés, abusés par le culot et l'assurance de Saddam Hussein dans ses revendications, ses certitudes, ses menaces, ils ont résolument misé et choisi le perdant - erreur qui, dans un premier temps, leur a coûté très cher. Or voici que cette bévue joue maintenant à leur profit : L'O.L.P. était riche, très riche ; grassement et régulièrement subventionnée par l'Arabie, le Koweït, les Émirats, elle avait de quoi soigner sa publicité, entretenir à travers le monde une quasi-diplomatie, payer ses fonctionnaires, les déplacements de ses leaders, les actions et le matériel de ses hommes de main, les activités de ses services de renseignements, indemniser les familles de ses agents, de ses combattants, de ses terroistes tués, blessés ou détenus.

Admirateur de Saddam Hussein, Yasser Arafat, alors chef incontesté de l'entité palestinienne, maître à penser et à dire de l'ensemble, a-t-il cru au succès de la "Mère des Batailles", si chaleureusement crédit par Saddam Hussein ? Arafat est un pragmatique, les pragmatiques aussi peuvent se tromper, mais ils savent ensuite tirer les conséquences de leurs erreurs. En tout cas, en 1990 Arafat avait fait tout ce qu'il pouvait pour aider Saddam Hussein ; les Palestiniens, ferment d'activité économique et technique arabe au Koweït semblent avoir bien peu hésité à suivre ses instructions de ralliement à Saddam. La défaite et venue, rapide, tranchante, sans appel ; ce pouvait être pire, mais ce ne pouvait être plus net : un démenti absolu aux rêves de victoire des armées irakiennes.

Mais un démenti aux destructions et pertes matérielles mises au point et réalisées par les gens de Saddam ! Toutes les installations pétrolières détruites, des milliers de mines antipersonnel, dont certaines tuent encore maintenant - des centaines de puits en feu durant plusieurs mois... les Palestiniens du Koweït ont été associés à ce gâchis dans l'opinion et la pensée de la péninsule arabe et des bailleurs de fond naguère si généreux.

L'O.L.P. ne pouvait donc s'étonner de voir les arabes riches lui couper les vivres dès 1991. Pendant des mois, elle a attendu un geste de Téhéran prenant la relève... Téhéran n'a pas d'argent pour les vaincus, réserve ses largesses aux islamistes, l'O.L.P. compte, en majorité des sunnites et ne ferme pas la porte aux chrétiens arabes, l'O.L.P. n'est pas islamiste...

Voilà pourquoi Yasser Arafat, le pragmatique, s'est assoupli, le loup ne s'est pas encore fait agneau mais, faute de moyens et, peut-être, las d'une lutte stérile, il a décidé de prendre ce qui pouvait être pris et, pour ce faire, d'accepter le dialogue et de consentir des concessions pour en obtenir.

Évidemment ce n'est pas nouveau, il y a longtemps que l'argent manque, mais, pour avoir quelques chances de réussir, il fallait que les contacts pris demeurent secrets le plus longtemps possible. La nouvelle vient d'éclater, mais en Norvège, au Maroc, à Tunis, à Tel Aviv, quelques uns savaient. On peut parler qu'à Bagdad Saddam ne savait pas, ou pas tout. Va-t-il réagir, lui qui a toujours animé le "front du refus" ?

Que va faire Yasser Arafat vis-à-vis des protestations suscitées, dans son propre impuvement par les mal contents de ce nouveau jeu, maintenant incontournable ? Il est probable qu'aux hésitants des "territoires" - et pour se rassurer lui-même, il arguera : "prenons déjà ce qui vient, ne ratons pas l'occasion, faute de mieux contrôlons sans tarder Ghaza et Jéricho, on verra après à gonfler nos exigences : après Ghaza et Jéricho, la Cisjordanie, après l'autonomie l'indépendance". Il est probablement trop réaliste pour dire - et croire en son for intérieur - après la Cisjordanie Jérusalem.

Quoi qu'il en soit on devrait assister, dans les jours prochains, à des changements spectaculaires, voire décisifs, et, si le "front du refus" sait se montrer raisonnable, au déblocage d'une situation restée sans issue depuis 45 ans.

Mais il n'est pas du tout certain que le front du refus se montre raisonnable, trop d'intérêts, de rivalités, de rancunes, ... et d'habitudes invétérées sont en jeu pour que soient éliminés les riches de dérapage et assagis les spécialistes du sabotage terroriste. Attentats, assassinats, trahisons, pressions financières sont à craindre et appellent plus que jamais à la vigilance.

La Salvetat sur Agout - 31 août 1993
Jacques Harmel

LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES MAROCAINES DU 25 JUIN 1993

Initialement prévues pour le Vendredi 30 Avril 1993, puis ajournées au Vendredi 25 Juin, ces élections, très attendues, ont été suivies avec intérêt, dans la préparation comme dans l'exécution, par les marocains et par de nombreux observateurs et journalistes de tous pays et de toutes langues, par la presse arabe, la saoudienne qui se montrait inquiète du nombre, à son avis trop important, d'électeurs, de candidats, de partis - l'algérienne, affirmant que peu importait le résultat, car rien ne serait changé quels que soient les élus, l'opposition, même si elle arrivait au pouvoir, n'ayant d'autre possibilité que d'appliquer le programme du Roi.

Du côté de la presse d'opposition marocaine, principalement " Al-Alam " (l'étendard) en arabe et " l'Opinion " en français, tous deux quotidiens du parti de l'Istiqlal, les critiques ont été souvent sévères, mais jamais incorrectes, sur les candidatures, la campagne électorale, les tentatives de fraude, l'attitude de l'administration, mais on ne s'en est jamais pris au Roi lui-même, et il n'a jamais été question de boycotter le scrutin. Cela a contribué au déroulement du scrutin dans une bonne ambiance et sans incident grave.

Il s'agissait d'élire 222 députés de la nouvelle assemblée législative marocaine au scrutin uninominal à un tour, dans le cadre d'un multipartisme étendu : 12 partis d'inégale importance, d'inégale influence et de faibles différences dans leurs programmes respectifs... objectivement, les plus différends l'un de l'autre, n'étaient-ils pas les deux alliés de l'opposition qui avaient cependant conclu et allaient respecter un pacte de candidature unique ?

Les résultats numériques ont paru dans la presse quotidienne le Lundi 28 Juin, en outre, Al-Alam et l'Opinion se sont payé le luxe de publier la photo de chacun de leurs 91 élus.

On ne peut affirmer évidemment que ces résultats sont totalement exempts de toute erreur, irrégularité ou pression, mais on doit constater, qu'ils sont vraisemblables, logiques en fonction des lieux, des circonstances, de l'inexpérience des électeurs, ce sont donc des résultats crédibles, sans commune mesure avec les chiffres fantaisistes qui ont figuré ailleurs et naguère pour afficher des pourcentages de votants supérieurs à 98 %, des " oui " dépassant les 99 % des " non " et des nuls tendant vers zéro.

Voici les chiffres officiellement donnés par le Ministre de l'Intérieur, Monsieur Driss Basri, et publié par le Matin du Sahara et du Maghreb n° 8.197 le 28 Juin 1993 à Casablanca :

Électeurs inscrits	11.398.387	
Votants	7.153.211	(63 %)
Abstentions		(37 %)
Suffrages exprimés	6.222.218	
Blancs ou nuls	990.993	(14 %)

d'après la même source (qui n'est pas l'auteur des commentaires) chacun des douze partis a des élus (2 au moins et 48 au plus) parmi les 222 rescapés des deux mille et quelques candidats.

En tête, non-majoritaires mais constituants les deux groupes les plus nombreux, viennent les deux partis de l'opposition, auxquels semble avoir bien réussi la formule de candidature commune : 48 membres de l'Union Socialiste des Forces Populaires et 43 du parti de l'Istiqlal, en tout 91.

Trois partis modérés qui avaient conclu une alliance électorale, obtiennent 74 sièges (33 + 27 + 14) - 7 autres partis, tous plus ou moins conformistes, mais liés par aucune alliance, obtiennent 57 sièges (28 + 14 + 6 + 3 + 2 + 2 + 2).

Anciens et nouveaux élus : Les députés nouveaux sont 167 (= 3/4), les anciens, ayant déjà siégé au parlement, 55 (soit 1/4 seulement).

Classement par tranche d'âge : Moins de 25 ans, aucun - De 25 à 34 ans, 4 % - De 35 à 44 ans, 30 % - Plus de 45 ans, 66 %.

Par niveau d'instruction : Primaire, 12 % - Secondaire, 27 % - Supérieur, 61 %.

Profession des élus :		Profession des élus :	
Ensemble des 22 élus (d'après communiqué du Ministère de l'Intérieur)		Les 91 de l'opposition, seuls (d'après les indications figurant sous les photos d'Al-Alam)	
Enseignement	25,2 %		38,5 % (dont 55 % de professeurs d'Université)
Fonction publique	11,7 %		04,1 %
Agriculteurs	13,5 %		06,5 %
Commerçants	17,6 %		06,5 %
Professions libérales	16,7 %		26,3 %
Salaires privés	05,5 %		01,1 %
Autres	09,9 %		20 %

Pour être plus net, précisons que la tranche des 91 opposants, étudiée en détail, se révèle composée de 35 enseignants, dont, 19 professeurs d'Université (parmi ces derniers on compte deux femmes), 6 agriculteurs, 1 fonctionnaire, 24 professions libérales (16 avocats, 1 juriste, 6 médecins, un dentiste), un salarié. Les " autres " sont : 7 hommes d'affaires, 2 Directeurs de Sociétés, 2 ingénieurs (dont un agronome) 3 artisans, 3 journalistes, 2 Directeurs de journaux (exactement Abdelkrim Ghellab, d'AL-ALAM, et Mohamed Drissi Kaïtouni de l'OPINION.

A l'exception d'un commerçant de Djerada, en djellaba et turban, tous ces élus de la " koutla " (ainsi est couramment nommée l'alliance électorale de l'U.S.F.P. et de l'Istiqlal) sont vêtus strictement à l'européenne et tête nue, même les deux seules femmes, au demeurant, l'une et l'autre professeurs de haut niveau. Chez les hommes on distingue tout juste 3 barbes, discrètes et non significatives.

COMMENTAIRES DE PRESSE APRÈS LA PROCLAMATION DES RÉSULTATS

— A la une du très royal " Matin du Sahara " du 28 Juin.

Gros titre : " Résultats des élections législatives : Des acquis indéniables "

Sous-titré : " Le Maroc ouvre une nouvelle page de son Histoire faite de responsabilité le plaçant parmi les Nations les plus attachées à la démocratie et à la liberté ".

— A la une de " L'opinion " du même jour

Gros titre : " 91 sièges pour l'Union Istiqlal-U.S.F.P.

Sous-titré : " Un score qui aurait pu être plus important si des violations et des ingérences n'avaient marqué le scrutin dans de nombreuses circonscriptions "

Entre élections et résultats, un commentaire espagnol assez sévère (en haut de la page 2 du quotidien "El Pais" daté du Samedi 26 Juin)

Titre : "Irrégularités présumées dans 20 provinces - L'opposition marocaine dénonce des fraudes aux élections législatives"

Le journaliste espagnol cite un exemple de tentative de fraude, présenté à la presse par Mohamed Guessous, leader de l'U.S.F.P. comme preuve des accusations portées : Guessous met sur la table un paquet de 30 cartes d'électeur, ramassées, selon lui, dans la ville de Salé où elles étaient vendues à 200 Dirhams pièce par deux individus qui disaient les avoir volées pour favoriser un candidat indépendant.

Commentaire de l'espagnol : "toutes ces irrégularités, qui peuvent mettre entre parenthèses le scrutin dans les prochaines heures, ébranlent la crédibilité de la politique des petits pas vers la démocratie animée par le Roi Hassan II et de tels faits pourraient faire tourner en eau de boudin les dernières réformes constitutionnelles :"

... L'avenir immédiat semble ne pas avoir donné raison aux prévisions pessimistes d'El Pais.

Aussi, sans doute est-il préférable de conclure en citant les dernières lignes de l'article du correspondant du Figaro à Rabat : "Toute la soirée, les leaders politiques ont suivi les résultats dans leurs permanences ou au Ministère de l'Intérieur : commentaire unanime, toutes tendances confondues - "Finalement, le grand vainqueur de ce scrutin c'est le Roi".

VIE DES SECTIONS

SECTION ROUSSILON BAS-LANUEDOC

Le Président de la section, GIGONZAC, se sentant malade et surtout ayant à accomplir un important travail pour un organisme d'État, a estimé qu'il n'était plus en mesure d'exercer sa présidence comme il l'entendait et a donc donné sa démission de son poste de Président. Notre Président National a fait droit avec regret à sa demande.

Le 2 Juillet, le bureau de la Section a élu à l'unanimité le Colonel BATLLE au poste de Président. Le nouveau bureau est composé comme suit :

Président : Colonel P. BATLLE
 Vice-Président : Gilbert JARRIER
 Secrétaire Général : René JEANNEAU
 Trésorier : G. JARRIER
 Assesseurs : M. SOUBIRAC - TASSEL - MAMMARI
 - GIGONZAC

Comité des fêtes : Chef du Protocole : Lucienne JARRIER et Mesdames E. TECOURT, DOUÇOT, LE NEL, JEANNEAU, TASSEL.

Le siège de la section est transféré chez le Colonel P. BATLLE, 10, avenue Les Hauts de Foncaude - 34990 JUVIGNAC.

Pour mémoire, les effectifs de la Section étaient au 1^{er} Juin de 114 adhérents.

LA CRISTALISATION

Lors de notre dernière Assemblée Générale le 5 juin 1993 au château de Montsoreau nous avons adressé une motion à Monsieur le Président de la République, à Monsieur le Ministre de la Défense, à Monsieur le Ministre des Anciens Combattants pour demander l'amélioration des pensions de nos anciens gومiers, nous avons reçu de ces hautes autorités les extraits des réponses que nous portons à votre connaissance, dont nous extrayons ci-dessous l'essentiel.

"Le Chef de l'État partage les sentiments qu'exprime la motion votée par l'Assemblée générale de la Koumia, et je me suis moi-même efforcé, conformément à ses instructions, d'obtenir des ministres responsables qu'ils adoucissent, si peu que ce soit, le sort des titulaires des pensions cristallisées en 1959".

Chargé de Mission auprès du Président
 "La France en effet a contracté une dette vis-à-vis de tous ces hommes qui ont combattu dans ses rangs et ont participé à la reconquête de sa liberté. Nombreux sont ceux qui ont payé cet engagement de leur vie.

Je suis donc très sensible à la situation que vous décrivez et ne manquerai pas de m'en ouvrir à mes collègues du gouvernement en charge de ce dossier".

François LEOTARD, Ministre de la Défense
 Monsieur Philippe MESTRE connaît bien les difficultés des anciens militaires de l'armée française, nationaux des États ayant accédé à l'indépendance et il souhaite que soit atténuée la rigueur des textes législatifs intervenus dès 1960 pour cristalliser les pensions servies par l'État français aux intéressés.

Cependant, il n'a pas qualité pour prendre seul des initiatives en ce domaine qui, compte tenu de ses incidences financières multiples, relève essentiellement de la compétence du ministre du budget. Quoi qu'il en soit, la concertation interministérielle se poursuit afin de dégager des mesures prioritaires et acceptables pour l'ensemble des parties prenantes permettant un réajustement des pensions de retraite et de ses pensions militaires d'invalidité en faveur des nationaux des États concernée".

J. COEFFE, Directeur du Cabinet

INAUGURATION DE LA NÉCROPOLE DE FRÉJUS

Notre ami l'ancien ministre Jean BEUCLER nous a envoyé ce compte-rendu à la suite de l'inauguration de la Nécropole de Fréjus. Je lui avait demandé ainsi qu'aux membres des sections voisines de la Koumia de nous représenter, les services du secrétariat aux Anciens Combattants nous ayant déclaré qu'aucune invitation ne nous serait adressée notre association n'étant pas "significative" pour l'Indochine.

Le 16 février 1993, eut lieu la cérémonie d'inauguration de la Nécropole de Fréjus, édifiée à la mémoire des 90.000 "morts pour la France" en Indochine.

On pouvait craindre quelques incidents, car certaines Associations avaient décidé de n'y pas participer pour manifester leur déception d'avoir constaté que le Président de la République s'était recu chez nos anciens adversaires avant d'honorer les morts du Corps Expéditionnaire Français.

Il n'en fut rien.
 L'ambiance à la fois émouvante et grandiose a impressionné les 6.000 spectateurs, unis dans la même communion de pensée : nous nous imaginions dans les rizières, sur les pitons, dans les postes...

L'Indochine qui nous a tant marqués était à Fréjus.

Jean-Jacques BEUCLER
 Ancien Ministre
 Lieutenant au 3e Tabor Marocain
 puis prisonnier du Vietminh de 1950 à 1954
 Actuel Délégué Général
 du "Comité d'Entente des Anciens d'Indochine"

NOTES DE LECTURE

"VIE ET MORT DU CAPITAINE LAFFITTE"

par le Docteur Pierre LALU

Lorsque le Général FEAUGAS a conseillé à son ami le Dr LALU de me contacter en tant qu'ancien chef de poste de SKOURA des AIT SEGHROUCHEN pour recueillir les renseignements que je pouvais posséder sur le Capitaine LAFFITTE (1), premier titulaire du Poste, j'ignorais que j'allais avoir l'honneur de présenter un livre consacré à cet officier.

Le Capitaine Léon-Hippolyte LAFFITTE, de bonne souche bretonne, s'il a laissé dans les tribus du Moyen-Atlas le souvenir d'un adversaire implacable - on l'appelait "laafrit" - le démon - ne s'est pas vu tresser de couronnes par l'Armée française malgré des états de services exceptionnels.

Si son efficacité était reconnue, ses méthodes étaient discutables, et sa vie - un vrai roman de cape et d'épée - n'est pas celle d'un officier traditionnel à donner en exemple par le côté souvent non orthodoxe de ses méthodes mais LAFFITTE avait fait ses classes dans les Balkans chez les Comitadjis bulgares et macédoniens avant de déserteur leurs rangs avec un bel officier turc prisonnier qui l'entraînera combattre les Italiens en Cyrénaïque.

Prisonnier de ces derniers, il s'évadera à nouveau pour s'engager en 1914 dans l'Armée française et finir la guerre comme Capitaine avec 8 citations avant de rejoindre au Maroc le service de Renseignements en bordure de la Tache de Taza.

Après bien des péripéties LAFFITTE allait finalement tomber dans une embuscade le 12 juin 1924 en poursuivant un djich dans le maquis d'Aman Ilila (2). Transporté blessé à La Kelaa du Mdez, la Légion piègea son tombeau pour qu'il ne soit pas profané.

On comprend que le Docteur LALU qui a été médecin à Boulemane et à Imouzzer entre 1940 et 1943 se soit intéressé à ce personnage haut en couleurs dont le souvenir était resté vivace en tribu.

Durant 45 ans, à plus ou moins longs intervalles il s'est efforcé de recueillir le maximum de renseignements pour essayer de le comprendre et de découvrir sous ses divers masques, l'homme qu'il avait été.

Le résultat est un roman, mais un roman vrai : on y croise DUROSOY, PARLANGE, CARRERE, BOURNAZEL, le Dr VIAL et bien d'autres.

Les chefs de la dissidence, que ce soit le prestigieux boîteux Saïd ou Mohand qui deviendra Caïd des Aït Seghrouchen ou son adversaire Moulay Ali Amghar, sont décrits avec chaleur par un observateur à l'œil vif qui les a connus et probablement soignés.

Vingt-cinq chapitres forment vingt-cinq tableaux qui pourraient faire l'objet d'un téléfilm avec des retours en arrière permettant de cerner la personnalité de cet extraordinaire homme de guerre que fut le Capitaine LAFFITTE.

On sent à travers les descriptions des paysages, à l'évocations de la soumission d'une tribu, à l'atmosphère d'un ahidous que l'auteur, d'un naturel chaleureux, a aimé ces tribus et qu'il les a comprises - on sent que le médecin les a soignées avec amour.

Le style est enlevé, les scènes sont parfois osées, mais il s'agit de militaires en campagne et les T.O.E. n'étaient pas des séminaires.

Ceux qui ont connu le pays retrouveront tous les lieux qu'ils ont parcourus avec plaisir. Pour ceux qui n'ont pas eu cette chance, une carte eût été la bienvenue. Elle était prévue, mais l'éditeur l'a oubliée...

LAFFITTE est bien entendu au centre du roman, mais l'hommage qui lui est rendu est nuancé. Ce n'est pas un récit hagiographique destiné à le présenter comme un héros.

Par contre l'hommage rendu au Tichoukt qui domine le pays, celui rendu à Skoura, "ni trop alangui ni trop sévère" sont sans restrictions et plus encore celui qui est rendu à la tribu des Aït Seghrouchen, à son courage qui préfigure celui dont ses guerriers feront montre plus tard à nos côtés.

Dans ce livre parfois cru, on découvre derrière la personnalité d'un condottière sans trop de scrupules, celle d'un médecin toute empreinte de délicatesse et de poésie qui aura ajouté à la saga des Aït Seghrouchen déjà bien fournie un nouvel ouvrage (3) qui séduira ses lecteurs.

R. ESPEISSE
 Chef de Poste de Skoura
 1950 - 1953

Le docteur Pierre LALU, membre de La Koumia, est né à Limoges en 1914. Après des études universitaires à Paris, il fit son internat à l'Hôpital Cocard de Fes dont le médecin-chef était alors le Docteur Flye Sainte-Marie frère du Colonel bien connu des goumiers. Mobilisé en 1939, il fut entre 1940 et 1943 médecin de la Circonscription Boulmane-Imouzzar. Après la campagne d'Italie et de France, il devint médecin-chef au Tafilalet, à Ouezzane puis chef du Centre hospitalier de Meknes.

Décoré de la Légion d'Honneur, de la Croix de Guerre, de la Médaille d'Honneur des épidémies, le Docteur LALU a fini sa carrière au Commissariat à l'Énergie Atomique.

"VIE ET MORT DU CAPITAINE LAFFITTE" édité à "LIEU COMMUN" est son second ouvrage.

(1) En fait, le rapport du 23 décembre 1923 sur l'armement des factions en dissidence signé LAFFITTE.

(2) En 1953, en traçant une piste devant relier Skoura à Aman Illia, je devais dans le maquis tomber sur l'emplacement où LAFFITTE avait été blessé. C'était au pied d'une immense thuya orné d'une loupe que l'amghar de la fraction a pris l'initiative de détacher pour me l'apporter quelques jours plus tard en souvenir de LAFFITTE. Je la possède encore. Elle est dans mon salon, il faut 4 hommes pour la bouger...

(3) La légende du gommier Saïd, de Joseph PEYRE.
 Missionnaires en burnous bleus, du Colonel CARRERÉ.

Yvonne KNIBIEHLER - Geneviève EMMERY - Françoise LEGUAY

DES FRANÇAIS AU MAROC

Préface de Tahar ben Jelloun

Denoël 1992 - 410 p.

Grâce à "Des Français au Maroc" d'Yvonne Knibiehler, ancien professeur au lycée d'Oudja, de Geneviève Emmery, elle aussi professeur, ayant vécu dix ans au Maroc et Françoise Leguay, longtemps médecin au Maroc, nous découvrons une histoire du Maroc, parfois mal connue et des rapports franco-marocains pendant un demi-siècle, depuis la Conférence d'Algésiras, en 1906, jusqu'à la proclamation de l'indépendance, en mars 1956.

Familiales du Maroc, les chroniqueuses en ont relevé les réalisations et les moments forts d'un pays où "l'immigration européenne" - expression employées par Lyautey lui-même - a favorisé le développement, l'activité économique, les conditions de sécurité et de bien-être que méritait un peuple sympathique et travailleur. L'Empire fortuné que nous avons connu, si le protectorat, un concept ambigu, lui fut imposé, attirait les jeunes énergies et encourageait celles des autochtones qui découvraient les bienfaits de la technicité.

Tahar ben Jelloun, le romancier marocain et Prix Goncourt, qui a préfacé ce recueil de témoignages, a raison de souligner qu'il importait à Lyautey de "faire de la vie" dans un Maroc qu'il voulait autonome. Pourquoi alors y aurait-il de la rancœur et du ressentiment de la part des Français puisqu'il ont eu la conscience et la satisfaction d'entreprendre une œuvre humanitaire, riche d'apports culturels et scientifiques, appelés à durer ?

Certes, nombreux étaient ceux qui espéraient trouver au Maroc un Eldorado prometteur de richesses et qui devront s'habituer à une vie rude, sans confort, sur une terre souvent ingrate avec des doums (palmiers nains) qu'il leur faut arracher et qui exige un pénible labeur. Mais quel magnifique chantier pour le courage et la solidarité des premiers pionniers, une école aussi pour les jeunes officiers des Affaires Indigènes, loin d'un paternalisme excessif, où ils peuvent développer leurs dons d'organisateur dans leurs bureaux arabes, pôles d'attraction d'une population vite séduite.

Il en est pareillement pour les contrôleurs civils bien que parfois trop soumis à une administration centrale qui impose ses vues sans tenir compte des avis des hommes de terrain. "La bureaucratie éculée" dénoncée par Jacques Berque n'a pas perdu ses droits, car déclare l'auteur des Mémoires des deux rives "ces méthodes alignaient notre comportement dans la grand-ville (Fès) sur celui des Autrichiens dans le Milan de Stendhal".

Ici, plus qu'ailleurs, le terrain impose plus qu'il ne propose des droits à la vie. Une nature primitive exige le courage des femmes des premiers arrivants qui n'ont pas toujours la meilleure part. Les sœurs missionnaires, les Franciscaines en tête, méritent leurs noms, petites alouette de la charité. Quant aux médecins, ils sont les premiers sur la brèche, partout présents en dépit d'une nature hostile.

Sur ce diorama maghrébin riche de réalisations, passent des figures connues qui ont laissé leur empreinte sur une terre qui ne demandait qu'à être comprise pour se voir fécondée : celles du colonel Jean Saulay, marocain au cœur fidèle, qui fut notre ami, de la bonne Marianne Langlais, notre toubiba des goums, de Marie Feuillet, de l'étonnante Élisabeth Lafourcade, chirurgien au dévouement inlassable, des docteurs Bonjean, Sicault, du docteur Dupuch modeste mais généreux et de tant d'autres... Comment omettre les religieux purs entre les purs, tel le Père Peyriguère, figure de la Berberie d'hier, digne de Charles de Foucauld ou le Père Othon, tous, personnalités hautes en couleurs à la recherche de la misère et des souffrances et tous rayonnants.

En utilisant des mémoires inédits, des documents familiaux, en éclairant leur travail d'anecdotes et de faits vécus, les présentatrices ont fait œuvre utile. Ce qui donne sa valeur à ce dossier chargé de ferveur, de compréhension et de réussites est l'environnement humain auquel se sont attachés des esprits pénétrants et des cœurs ardents.

Le rappel du mot d'un Marocain couronne une expérience chaleureuse : "Le protectorat, c'est fini ; A présent, c'est l'amitié". Un mot qui est aussi pour le Maghreb comme pour la France, une récompense.

Pierre GRENAUD



Mohand HAMOUMOU

ET ILS SONT DEVENUS HARKIS

Fayard 1993 - 364 p.

Les harkis : un sujet tabou, s'il exigeait surtout du silence des deux côtés de la Méditerranée, parce qu'il est la mauvaise conscience de la France autant que celle de l'Algérie. Pour évoquer les Français musulmans rapatriés afin d'échapper à la vengeance de ceux qu'ils ont, à nos côtés, combattus pendant sept ans et demi, il fallait à Mohand Hamoumou du courage avec la volonté de dire toute la vérité.

Fils d'un harki mort l'année de sa naissance, arrivé en France en 1962 avec sa famille, brillant étudiant en droit et en psychologie, ancien élève de l'ESSEC et aujourd'hui cadre dans une grande entreprise, Mohand Hamoumou appartient à la lignée de Jean Amrouche et d'Augustin Ibazzen, deux grandes voix qui se sont tues trop tôt et qui manquent pour témoigner de l'Algérie.

"L'épisode des harkis constitue une des pages honteuses de l'histoire de France", estime Dominique Schnapper, préfacier d'un ouvrage accusateur qui stigmatise un déshonneur à l'égal, à son avis, du statut des juifs du 3 octobre 1940 à la rafle du Vel d'Hiv le 16 juillet 1942.

Au rappel des quelques 100.000 harkis assassinés au lendemain des Accords d'Évian, en dépit des engagements pris par l'Algérie, comme au souvenir de plus d'un million de musulmans fidèles abandonnés, à l'exception des supplétifs que leurs officiers russèrent à ramener en France et de ceux de l'admirable Bachagha Boualam, et alors que l'armée avait reçu, à la fin, l'ordre de ne plus intervenir, la France n'a pas lieu d'être fière de l'Algérie post mortem.

Sans pouvoir suivre Mohand Hamoumou dans son explication détaillée d'un réquisitoire terrible mais justifié et dans la diversité de l'engagement des harkis - lesquels ne constituent qu'une partie des supplétifs - reconnaissons qu'une vision manichéenne de ce conflit fratricide est fautive et, par certains côtés, volontairement falsifiée. Les harkis ne furent ni des traîtres ni des collabos et les Algériens ne furent pas unanimes à se soulever contre la France. Les témoignages recueillis par l'auteur auprès de nombreux musulmans, les références à Mouloud Feraoum lâchement assassiné et le plus objectif, dans son Journal (1949-1962) corroborent son argumentation.

Grâce à Mohand Hamoumou le juste, le silence et notamment celui regrettable de nos musulmans rapatriés est ainsi conjuré. Certains détails de son dossier implacable n'en sont que plus atroces. En éclairant "la honte de l'abandon", ils condamnent les consciences hypocrites ou indifférentes.

Pierre GRENAUD



Bernard SIMIOT

MOI SYLLA DICTATEUR

Albin Michel 1993 - 347 p.

Aussi à l'aise dans l'actualité que dans l'Antiquité où il avait présenté Moi, Zénobie, reine de Palmyre, Bernard Simiot donne la parole au Romain Sylla avec Moi Sylla Dictateur au cours d'une confession qui, en dépit de son apprêt romanesque, rappelle la stature et le rayonnement des grands acteurs de la République Romaine.

A soixante ans, chargé de lauriers, Sylla, l'homme aux cheveux rouges, quitte soudain la scène romaine, lassé des triomphes et du commerce des hommes. Curieuse et énigmatique attitude d'un dictateur au faite de sa puissance ! Il se retire dans sa Campanie auprès de sa quatrième épouse qui lui donnera un nouvel héritier afin de revivre sa vie agitée, de se juger en cherchant à expliquer ses contradictions.

Nulle existence ne fut plus mouvementée et, de son temps, plus controversée, que celle de ce fils d'un militaire de haut grade, ami de Scipion Émilien, de l'élève du sage Agathos qui l'a élevé dans l'amour de la Grèce. L'adolescent qui apprécie la vie d'Athènes puis qui fera en Macédoine ses premières armes se prépare à la guerre. Adjoint de Marius en Numidie, avant d'être son adversaire dans la vie politique romaine, il a réussi à se faire livrer Jugurtha qui mourra enchaîné à Rome. Il se bat contre les Cimbres et les Teutons et, vainqueur de Mithridate, il revient triomphant à Rome où préteur il est nommé gouverneur de la Cilicie.

Lui pour qui "le salut du peuple est la loi suprême" et qui s'enthousiasme pour Caius Gracchus n'en est pas moins un proche de l'influent clan Metellus adversaire des démagogues comme il sera pendant huit ans l'amant de la parvenue et riche Nicopolis. Celle-ci l'avait introduit dans les cercles romains et fera sa fortune puis lui laissera la sienne à sa mort bien qu'il l'eût abandonnée pour épouser la séduisante Coecilia Metellus.

Après avoir guerroyé contre Mithridate en Asie Mineure, revenu en Italie, le voilà contraint de lutter contre Marius, son ancien chef et contre Cinna qui veut lui interdire le

retour et poursuivent la guerre civile. Pour l'ancien disciple d'Horatius à la rude école des gladiateurs qui n'est pas celle de la vertu, pour celui qui n'a pas craint de se livrer à des saturnales, il lui faut, dans ce qui est appelé la guerre des Alliés, reconquérir son pays, en rejeter les triblions. Vieilli, usé, Marius va mourir tandis que Cinna sera assassiné.

Son but, dit-il, est de rétablir l'ordre public, de "rassembler dans une même république tous ces morceaux d'Italie contre lesquels je me suis battu parce que j'ai toujours placé l'intégrité de l'Italie au-dessus de tout".

Au soir d'une carrière où il a mêlé la passion, la corruption, la vengeance, il médite sur ses actions passées. Les concepts et les contradictions avec lesquels se débat son esprit violent et autoritaire restent d'actualité, tant se retrouvent, à travers les siècles, les idées qui animent et perturbent la vie des politiciens : l'argent, le luxe et le stupre, le pouvoir et la haine qui corrompent les caractères les mieux trempés.

En historien attaché à comprendre et à expliquer le comportement des hommes d'État, Bernard Simiot évoque les étapes, consulaire puis dictatoriale, d'un Sylla haut en couleur et difficile à oublier. Le style de l'écrivain est impérial, qui éclaire le rappel d'une leçon d'histoire latine brillante et salutaire.

Pierre GRENAUD

Monseigneur Paul GRASSELLI nous a adressé un exemplaire de son recueil de poèmes intitulé " Mon cher Maroc " préfacé par Pierre LYAUTEY à l'époque, président de la Société des Gens de Lettres.

Les anciens se souviendront sûrement de l'Abbé GRASSELLI. Dans cette nouvelle réédition, il nous guide sur les pistes séduisantes du Maroc, qu'il parcourt d'Agadir à Figuig, de Berkane à Tiznit. Il nous rappelle la flore, la faune, les bivouacs des colonnes.

Outre l'intérêt de la poésie de ces beaux vers, rappelons que Monseigneur GRASSELLI vit maintenant ses 95 ans à Marseille dans une réelle difficulté matérielle comme la plupart des vieux prêtres de notre pays.

Ce livre est vendu 145 francs, le chèque doit être adressé à : " Monseigneur GRASSELLI - CCP 8882 76 G MARSEILLE " 26, rue du Commandant Mages, 13001 MARSEILLE.

Michel LAFON nous a adressé le dossier n° 1 de l'Alliance Franco-Marocaine de Rabat " VISAGE DU MAROC " 8, rue Benzerte, Rabat - Maroc.

Cette Association culturelle marocaine se veut un " espace d'ouverture et de dialogue " et se propose " la diffusion et l'acquisition " d'une langue la moins idiomatique possible et utilisant un lexique suffisamment latinisé et hellénisé pour être partagé par l'ensemble des aires linguistiques influencés par les deux langues grecque et latine. "

Le dossier " Visages du Maroc " rappelle le rôle considérable joué par la littérature dans l'élaboration et la diffusion de l'image de l'autre et fournit plusieurs articles :

- de Jean-Pierre LUCCIANI à l'occasion de la réédition du roman de François BONJEAN " Les confidences d'une fille de la nuit " ;
- de Guy RIEGERT sur " le village de Toub " de Marie BARRERE-AFFRE.

- de Viviane MICHEL sur le roman d'Henri de Montherland " La rose de sable ".
- de Michel LAFON sur quelques aspects de l'oeuvre et de la personnalité de Maurice Le GLAY qui nous a décrit la guerre vue du côté des Berbères.
- d'Irène REBOUL sur la spécificité et l'universalité des contes du sud-marocain.
- Enfin, Gérard FOLLÉ précise les objectifs et actions socio-culturelles dans un article destiné à un public hautement spécialisé.
- Monsieur Jacques FREMEAU, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur à l'Université de Nice, a publié plusieurs études sur le Maghreb et la France ; il vient de faire parvenir au Général Le DIBERDER " Les Bureaux Arabes dans l'Algérie de la conquête " publié chez DENOEL dans la collection " L'AVENTURE COLONIALE DE LA FRANCE " 310 pages.
- Le Colonel MERAUD a rappelé dans le Tome III de l'Histoire des Goums et des A.I. que les officiers de ces Bureaux Arabes ont été les prédécesseurs des Officiers des Affaires Indigènes du Maroc. L'auteur traite sans complaisance l'action de certains d'entre eux mais précise dans sa conclusion : " La domination française leur doit beaucoup, on ne peut que reconnaître leur effort pour établir, dans le sens de l'État de type napoléonien, un pouvoir digne de ce nom. Ils ont rempli efficacement leur rôle de service de renseignements, de police politique, de section de propagande. Ils ont su mettre sur pied une fiscalité, organiser la sécurité des communications, exercer leur contrôle sur la justice pénale. La supériorité du système établi par eux est évidente. Sa simplicité, son faible coût, la qualité de personnels jeunes et dynamiques, connaissant le pays et souvent l'aimant, capables de guider les colonnes, de commander des auxiliaires, de présider au nom de la France aux travaux et aux jours des bédouins et des montagnards, et souvent de nouer avec leurs chefs des rapports suivis, qui peuvent aller jusqu'à l'estime. Cette familiarité avec le pays va assez loin pour que nombre d'officiers aient à coeur les intérêts de ceux qu'ils administrent ".

HOMMES DES DJEBELS

**du Docteur Henri Dupuch
Prix Joseph Peyré**

Quelques invendus restant chez l'éditeur, celui-ci a décidé de les solder à 50 % de leur valeur, soit 70 francs + 20,50 F = 90,50 F (port compris).

Édition de luxe. Illustrée par l'auteur. Préface de Monsieur Michel Jobert.

Commande à adresser à :

INFOCOMPO - 2, rue Cazaubon, 64000 PAU

A PROPOS DE

" MOI, SYLLA dictateur ", de Bernard SIMIOT

analysé par Pierre Grenaud

Il n'est pas question ici de faire connaître Bernard SIMIOT, car depuis bien longtemps l'auteur de " PISTE IMPÉRIALE ", " LA RECONQUÊTE ", " De LATTRE ", " DE QUOI VIVAIT BONAPARTE ", " SUEZ ", est connu et son œuvre admirée.

Chacun de nous à la Koumia, sait qu'il fut un de nos camarades de combat, lieutenant au 2^e bureau de l'État-Major du Général GUILLAUME, commandant les Goums marocains.

Qui ne se souvient d'un certain récit, signé Bernard SIMIOT, paru dans le bulletin, où il conte avec humour une reconnaissance hardie du Général GUILLAUME, en Italie, lui-même à ses côtés, dans une jeep où le conducteur gommier savait éviter les obus - qui tombaient mais non les fondrières de la piste où elle versa !

Nous rappellerons simplement ici, aux lecteurs de la Koumia, l'originalité de cet écrivain que nous sommes fiers d'avoir dans les rangs de notre Association.

Reporter qui a parcouru les quatre continents, directeur littéraire de plusieurs revues, Bernard SIMIOT réconcilie le journalisme et l'histoire. Son ouvrage " CINQUANTE SIÈCLES D'HISTOIRE ", a obtenu le Deuxième Grand Prix GOBERT de l'Académie Française ; " Moi, Zénobie, reine de Palmyre ", ce roman passionnant dont le charme oriental envoûte, reçoit le " Goncourt " du récit historique ; avec la saga des Carbec, publiée en 1986 chez Albin Michel, ce n'est plus l'Histoire du Monde qui est évoquée, mais l'histoire d'un morceau de province française, celle de ces fiers Malouins qui courent l'Océan, s'enrichissent, s'illustrent, se lancent dans des grandes affaires, deviennent des grands bourgeois qui affrontent la noblesse.

" LES MESSIEURS DE SAINT-MALO ", premier ouvrage de cette sage, obtient le Prix Bretagne, le prix du Cercle de la Mer, le prix d'Académie de l'Académie Française.

... Maintenant, Bernard SIMIOT revient à ses premières amours. " MOI, SYLLA dictateur " sonne comme " MOI ? ZENOBIE, REINE DE PALMYRE ". Notre camarade Pierre GRENAUD, alias, Pierre de MONTILLET, que nous connaissons bien pour ses analyses bibliographiques si pertinentes (n'oublions pas que Jean SAULAY, son camarade de promotion de Saint-Cyr, reconnaissait l'aide précieuse que le Colonel de MONTILLET lui avait apportée dans la recherche documentaire de son livre) fait, ci-dessous, un résumé percutant de cet ouvrage.

Nous le lisons avec grand intérêt. Pour les plus âgés d'entre-nous, SYLLA est un personnage lointain, peu connu, redouté de l'ancienne ROME, le destructeur d'ATHÈNES, cette capitale de la pensée humaine. Un dictionnaire Larousse de 1923 nous en fait un affreux portrait " sous prétexte de faire régner l'ordre, il s'abandonna à ses pires instincts de cruauté ".

Bernard SIMIOT nous en apprendra davantage sur ce mystérieux personnage, comme nous l'annonce Pierre GRENAUD. Grâce à son talent, il nous donnera - comme pour la fascinante Zénobie - une image captivante d'un grand acteur de la république romaine, et éclairera d'une manière étincelante cette partie, pour nous obscure, de l'Antiquité.

Marc MERAUD

HISTOIRE DE CHEVAUX

En compulsant des anciens bulletins de la Koumia, je viens de relire des articles ayant trait à nos braves auxiliaires, les mulets et chevaux des Goums marocains, articles écrits par le vétérinaire capitaine BERNARD et le Colonel SAULAY (la Koumia n° 72 et 73).

Cela me donne l'idée de relater deux petites anecdotes auxquelles j'ai été mêlé.

Ma première anecdote se passe au TONKIN, région LAI CHAU, 17^e TABOR. J'étais alors chef de la section de mortiers de 81, et vu la masse des matériels et munitions que je devais toujours transporter, j'avais à ma disposition une dizaine de chevaux de bât achetés dans les tribus méos, et autant de P.I.M. que nous avions emmenés du delta.

De PHONG THO, le commandant SAULAY avait décidé d'envoyer la section de 81 à TSIN HO. Les anciens goumiers qui ont connu cette région, se souviendront de la piste qui relie ces deux localités et qui comporte des passages en relief rocheux des plus accidentés, très difficiles à gravir par les animaux de bât lourdement chargés, qui arrivaient au-dessus de ces obstacles complètement épuisés. Nous avions d'ailleurs surnommé deux de ces passages particulièrement abrupts, les grands escaliers et les petits escaliers, situés respectivement de PHONG THO à TSIN HO et montant dans le même sens.

J'étais en tête de colonne et j'avais placé mon fidèle Moqqadem Aouel ALLAL en queue. Les grands escaliers avaient été escaladés sans encombre. Bien plus loin nous abordons les petits et en arrivant moi-même au-dessus, je pensais que tout s'était également bien passé. C'est alors qu'ALLAL remontant la colonne en courant, vient me signaler qu'un cheval est mort. Je fais stopper la marche pour aller vérifier. Je vois effectivement un animal allongé à même le sol, tel un cadavre. Je l'examine, il respirait encore, très faiblement, mais il respirait...

— Mais il n'est pas mort, ce cheval.

— C'est kif kif et je pense qu'il faut le laisser.

— Non, ce n'est pas kif kif, il est vivant et il n'est pas question de l'abandonner. Il se trouve qu'à l'instant nous n'avons pas de contact avec les VIETS et nous avons tout notre temps. Le village de SAN TAN NGAI est proche, il va falloir le porter jusque là et après nous verrons bien.

— Mais c'est impossible de le porter.

— Impossible n'est pas français. Après tout, ce n'est ni un Percheron ni un cheval arabe, il est relativement peu lourd et il y a quelque chose à faire. Emmène avec toi deux goumiers et quelques coolies (nom que nous donnions communément aux P.I.M.) pour aller couper des bambous, et nous confectionnerons un brancard.

ALLAL exécute et parlemente avec les coolies, leur expliquant ce que j'avais décidé. Ceux-ci commencent à manifester et à discuter entre eux. Je ne comprenais rien à leur jargon, sauf le mot "Chep" (chef) qui revenait souvent. Ils devaient dire "le chef est devenu fou".

Après bien des palabres, le brancard a été confectionné, le cheval hissé dessus et porté par six coolies. Le bizarre convoi a alors entamé la marche (presque funèbre) pour atteindre le village de SAN TAN NGAI, où nous avons fait une longue pause, au cours de laquelle l'animal a été abreuvé et réconforté. Il s'est alors remis seul sur pied, et sans charge il a pu rejoindre TSIN HO de façon autonome.

Et voila comment un brave cheval de l'armée française a été sauvé.

Certains lecteurs de cette anecdote penseront que je raconte là une histoire marseillaise. Mais pas du tout. D'ailleurs, j'ai fixé la scène sur la pellicule et je tiens la photographie à la disposition des sceptiques.

Ma deuxième anecdote est moins " glorieuse ", l'animal ayant été perdu. Cela se passait le 29 Février 1956 (je me souviens très bien de la date, nous verrons plus loin pourquoi) dans le sud Constantinois - 44^e Goum - S.A.S. des TAMAROUT, où bel'caïda nous dispositions d'un train muletier et d'un magnifique étalon bai.

Ce dernier jour de Février, le capitaine était absent, parti en réunion au P.C. du TABOR à KHENCHELA. En début d'après-midi un palefrenier vient me signaler que le cheval s'est échappé.

- Il faut le rattraper.
- Je ne peux pas, il court après un autre cheval qui rôdait près du poste et ils sont maintenant près de la mechta.
- Allons voir.

La mechta se trouvait à quelques centaines de mètres du poste et effectivement j'aperçois deux chevaux, dont le nôtre, qui galopaient. En m'approchant de plus près, je constate que le compare était en fait une jument, probablement en rut, et appartenant à un fellah du coin. Notre étalon trop content de l'aubaine, et pour essayer d'arriver à ses fins, poursuivait la belle qui ne se laissait pas faire aussi facilement qu'il devait le penser.

Nous tentons alors de les coincer, mais lorsque nous essayions de les saisir par le licol, ils nous échappaient en galopant. Je renvoie le palefrenier au poste pour demander du renfort.

- Dis à ABBES qu'il prenne son Dodge et reviens avec lui ainsi que quelques autres goumiers. Prends des cordes et tout ce que tu trouveras pour faire des lassos.

Le terrain s'y prêtant bien, un grand plateau carrossable, sans végétation et entrecoupé seulement de place en place par une petite chaba, je pensais qu'à l'aide du véhicule nous pourrions facilement encercler notre fugueur et son amie. Hélas, après plusieurs heures d'efforts, nous en étions toujours au même résultat. Chaque fois que nous croyions arriver au but, la galopage effrénée reprenait de plus belle et nous ne faisons que nous éloigner du poste. Nous étions déjà bien à cinq kilomètres en pleine nature, nous n'avions pas d'arme, nous approchions des collines et la nuit tombait. Le secteur était peu sûr, j'ai alors pris la décision de faire demi-tour, car en plus du cheval, un véhicule et six hommes risquaient de disparaître.

Nous rejoignons donc le poste, bredouilles...

Le capitaine était rentré. Je vais lui rendre compte de la disparition du cheval. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'était pas très " heureux ".

- Qu'est-ce que vous me racontez là ?
- Mon capitaine, je viens de vous dire exactement ce qu'il s'est passé et je ne pouvais rien faire de plus ou de mieux.
- Bon, demain matin vous partirez avec votre section pour essayer de retrouver l'animal.

Le lendemain matin, je démarre à l'aube avec ma section. Je fais des recherches dans chaque mechta du secteur, j'interroge chaque fellah rencontré. De toute évidence ils mentaient, aucun n'avait vu ni le cheval ni la jument et n'était au courant du " rodéo " de la veille, alors que ça s'était passé au vu et au su de tout le monde.

Il a alors bien fallu que j'admette que notre étalon avait purement et simplement été dérobé par un fellah ou autre fellagha du coin. Las, nous rentrons au poste vers 13 heures et je vais signaler au capitaine le résultat négatif de nos recherches.

- Eh bien puisque vous êtes au courant de l'affaire, vous allez me rédiger le rapport de perte et vous me le soumettrez pour signature avant envoi.

Je rédige le rapport en relatant exactement les faits, y compris la complicité de la jument et le donne au comptable pour qu'il le dactylographie.

Je le relis avant de le porter au capitaine. Je sursaute...

- D..., tu est bien gentil, mais cette histoire paraît déjà suffisamment farfelue sans que tu y rajoute une conn... et l'intendant va se demander si on ne se f... pas de lui.
- Quelle conn... ? J'ai tapé ce que tu m'as donné.
- Oui mais regarde comment tu as daté ce rapport.

Il avait tout bonnement tapé 30 Février 1956.

Le rapport refait et daté du 1^{er} Mars 1956 a été transmis. Aucune suite n'a été donnée et l'affaire classée. Je me demande encore aujourd'hui si l'intendant a prêté foi à cette histoire, pourtant véridique...

Et voilà comment pour une "amourette" un brave cheval de l'armée française a été porté déserteur.

A.C. Simon BROCHEREZ

ANNUAIRE

En vue d'une réédition de l'annuaire, vous êtes priés de remplir le bulletin ci-dessous et de l'adresser à :

LA KOUMIA - 23, rue Jean-Pierre Timbaud - 75011 PARIS

DATE :

NOM :

PRÉNOM :

MARIÉ : OUI NON ENFANTS .. (nombre) :

ANNÉE DE NAISSANCE : GRADE A.I. Goum

GRADE FIN DE CARRIÈRE :

ADRESSE :

TÉLÉPHONE :

LE VAL D'ORBEY DANS LA TOURMENTE

DÉCEMBRE 1944 - FÉVRIER 1945

CÉRÉMONIE DES 5 ET 6 JUIN 1993

Le Val d'ORBEY comprend cinq communes : AUBURE - FRELAND - LABAROCHE - LAPOUTROIE et ORBEY. LAPOUTROIE-HACHIMETTE (1987 habitants) est chef-lieu du canton. Les combats de libération durèrent deux mois car le Val faisait partie de la poche de COLMAR que les hitlériens ne voulaient perdre à aucun prix.

Les 5 et 6 juin derniers, le Val accueillait ses libérateurs - des survivants - pour la parution du livre " LE VAL D'ORBEY DANS LA TOURMENTE " ou " DES VOSGES à COLMAR " de Madame Lise POMMOIS d'après les témoignages recueillis par Madame Georgette MAIRE.

Madame MAIRE était en 1944 une petite fille de six ans qui attendait avec ses parents ses libérateurs. Tous les Alsaciens les attendaient, ceux du Val d'ORBEY peut-être un peu plus que les autres, car ces cinq communes offrent la particularité de ne pas parler un dialecte allémanique mais un patois francophone vosgien. De là vient le surnom de " Welches " donné aux habitants des cinq communes. Entre 1870 et 1914, puis de 1940 à 1944, les teutons ne réussirent pas à extirper ce patois. Et il fallait des instructeurs spéciaux, connaissant le français, pour leur apprendre à marcher au pas de l'oie. Et en février 1943, le jeune Paul MUNIER d'ORBEY fut parmi les premiers des quelques centaines d'Alsaciens fusillés par les Allemands pour résistance aux autorités et violences aux forces de l'ordre de l'incorporation dans la Wehrmacht.

Madame MAIRE, mariée, mère de trois enfants, fut, vers la trentaine, clouée au fauteuil par suite de polyarthrite chronique évolutive. Pour s'occuper, elle décida de retrouver des souvenirs de l'époque de la libération en cherchant à contacter les anciens libérateurs du Val. Elle contacta ainsi des anciens du 4^e RTT, du 11^e RCA, des goums. Elle adhéra en tant qu'amie à la KOUMIA. Commencée en 1981, elle avait pratiquement fini sa tâche quand la mort l'emporta le 9 mai 1991.

Monsieur MAIRE trouva en Madame Lise POMMOIS, une historienne très au courant des batailles de la libération, la personne qu'il fallait pour que la masse de documents recueillis fussent portés à la connaissance du public.

Pour faire connaître cet ouvrage, avec le concours de la Mairie d'ORBEY, des communes du canton, Messieurs Raymond MAIRE et Etienne VOINSON organisèrent une réunion des anciens libérateurs les 5 et 6 juin 1993. Plus de deux cents survivants répondirent à l'appel des organisateurs (plus de nombreuses épouses). Dès le vendredi 4 juin, les participants arrivèrent. Accueil à la Mairie d'ORBEY d'où ils furent dirigés sur les hôtels dans le voisinage. Le samedi matin, les anciens de la 5^e D.B., présidés par le Général SCIARD, tinrent leur Assemblée Générale annuelle. Le samedi après-midi, tous les participants se retrouvèrent dans la salle du COSEC d'ORBEY (350 ou 400 ?), richement décorée aux trois couleurs. Une exposition de photos et graphiques retraçait les étapes de la libération. Sur les tables voisinaient les bouteilles de vins d'Alsace (de la Coopérative de TURKHEIM) avec les bouteilles d'eau de SOULZMATT et le traditionnel Kougelhopf. La réunion débuta par le chant : " Bienvenue à nos libérateurs " par les voix enfantines des écoliers, repris par les voix plus graves de la chorale, puis se succédèrent les morceaux patriotiques chantés ou interprétés par la musique municipale et la clique des sapeurs pompiers. Les Généraux HALLO et SCIARD remercièrent Monsieur le Maire et la municipalité pour leur parfait accueil ; Madame POMMOIS et Monsieur le Maire présentèrent ensuite le livre et le dédicacèrent.

A 18 h 30, on se retrouva dans le Parc Municipal d'où les participants partirent en cortège vers l'Église.

Devant le Monument aux Morts une section du 152^e R.I. rend les honneurs. Le Général SCIARD remet la Croix de la Légion d'Honneur au Pasteur RIGAL. Puis avec le jeune Bruno SARAHOU, petit-fils du Colonel SARAHOU du 1^{er} R.T.A. qui a perdu ses deux jambes le 20 janvier 1945 au Vieil Armand, le Général SCIARD dépose une gerbe au Monument aux Morts ; M. SCHUSTER, Maire d'ORBEY et le Maire de FOSSES-la-VILLE (ville belge jumelée à ORBEY) en déposèrent une seconde.

Après la Marseillaise, le cortège fut accueilli à la porte de l'Église par le Curé

d'ORBEY ; l'office qui suivi était concélébré par l'Aumônier Pierre COUREAU et le Pasteur RIGAL. L'apéritif d'honneur et le repas du soir furent pris dans la salle des fêtes de LABAROCHE.

Le dimanche 6 juin, rue de la Libération à ORBEY, fut inaugurée une stèle " A la mémoire glorieuse des combats du 4^e R.T.T. appuyés par d'autres unités de Légionnaires, Goumiers, Cavaliers, Artilleurs, tombés pour la libération d'ORBEY en décembre 1944 ".

Outre les participants de la veille, il y avait le sous-préfet de RIBAUILLÉ, les autorités civiles et militaires, les associations d'anciens combattants, 25 drapeaux dont le fanion du 10^e Tabor porté par notre ami SCOTTON. Vers 11 heures, une autre cérémonie eut lieu au monument aux morts de LABAROCHE. Au cours du banquet qui clôtura ces belles journées, les anciens combattants se virent remettre le Diplôme de Citoyen d'Honneur de la ville d'ORBEY.

J'ai mentionné dans le dernier bulletin le nom des camarades ayant assisté à ces cérémonies. Ci-après, vous trouverez une partie des noms que j'ai relevé dans ce livre (dans l'ordre alphabétique et le grade de l'époque) : Lt. ALESSI, Sgt AMBROSI, Mé.Lt. Christian BAL, Cne BARFETY, Méd.Lt. BARRIERE, Major BAVU, Lt. BENOIS, Col. BOYER de LATOUR, Lt. CLAVERIE, Cne DEGAS, Chef DEGOUTTE, Aspt. DORANGE, Lt. DUPARCMEUR, Lt-Col. EDON, Major Maurice FERRE, Chef GALLET, Cdt. GARAUD, Cne GASTINE, Adjt. CENTRIC, Adjt-Chef GILLOT, Adjt GUILLOUX, Col. HOGARD, Asp. HUAUX, Col. LEBLANC, Adjt LEROL, Cne de LIGNIVILLE, Cne LIPS, LUCY, S/Lt. MARCIREAU, Lt. MARTIN, Cdt MERIC, Cne MORET, Chef MOURoux, Cne RIAUCOU, Adjt-Chef ROUSSEL, Cne VAUTREY, Sgt. VESCOVALI, Lt. WEYMERINGER.

Henri MULLER
Bou Sendouq

Prochaine réunion

Le conseil d'administration de la Koumia se réunira le

MARDI 19 OCTOBRE 1993 A 17 H 30

**au Cercle Napoléon - 1, place Baudoyer, 75004 Paris
(Métro : Hôtel-de-Ville)**

La réunion du conseil sera suivie d'un apéritif à 19 h 15 et, à 20 heures, du traditionnel dîner, auquel il vous est demandé de vous faire inscrire le plus tôt que vous pouvez, **au plus tard le 10 Octobre 1993**, en utilisant le bulletin ci-dessous, soit en téléphonant aux permanences du mardi au vendredi.

IMPORTANT

Cette invitation ne s'adresse pas aux seuls administrateurs et présidents de sections, mais à tous les membres de la Koumia et des descendants et à leurs épouses, de la section de Paris - Ile-de-France en particulier, dont ce dîner est l'occasion d'une des deux réunions de sections chaque année, ainsi qu'à ceux de province qui, de passage à Paris, pourraient saisir là une agréable occasion de contact entre sections.

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Général André FEAUGAS

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

André MARDINI - Léon MERCHEZ

TRÉSORIER GÉNÉRAL D'HONNEUR

Henri MULLER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Bureau :

Président	Général Georges Le DIBERDER	Tél. :	43 26 03 83
Vice-Présidents	Jean de ROQUETTE-BUISSON	Tél. :	47 63 36 65
	Georges BOYER de LATOUR (D)	Tél. :	94 76 41 26
Secrétaire Général	Georges CHARUIT	Tél. :	46 37 57 57
Secrétaire général adjoint	Colonel Jean BERTIAUX (D)	Tél. :	86 62 20 95
Trésorier Général	Mlle Monique BONDIS	Tél. :	45 67 18 55
Trésorier général adjoint	Mlle Antoinette-Marie GUIGNOT (D)	Tél. :	40 71 18 61

Autres membres

MM. Henri ALBY, Claude de BOUVET, Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Gérôme de GANAY, Général Jean-Louis GUILLOT, Mme de MAREUIL, MM. André NOËL, Michel PASQUIER (D), Pierre PREMOLI, Maître Pierre REVEILLAUD, Jean SLIWA, Contre-Amiral J. THEN (D), Général Jean WARTEL.

Conseiller Relations Publiques	André NOEL	Tél. :	47 04 99 20
Conseiller Juridique	André REVEILLAUD	Tél. :	40 50 10 09

SECTIONS

Présidents des sections :

Aquitaine	Commandant SERVOIN	Tél. :	56 80 47 44
Corse	Ernest BONACOSCIA	Tél. :	95 33 53 69
Languedoc	Commandant Pierre BRASSENS	Tél. :	61 62 82 28
Provence	Jean LOISEAU	Tél. :	92 55 13 10
Nice-Côte d'Azur	Colonel Georges BERARD	Tél. :	93 81 43 78
Ouest	Renaud ESPEISSE	Tél. :	99 97 05 44
Paris - Ile-de-France	Colonel Jean DELACOURT	Tél. :	(1) 39 51 76 68
Pays de Loire	Colonel DELAGE	Tél. :	41 88 05 11
Pyrénées	Lieut. Colonel FOURNIER	Tél. :	62 36 21 74
Rhône-Alpes	Colonel MAGNENOT	Tél. :	74 84 94 95
Roussillon-Bas-Languedoc	Lieut. Colonel P. BATLLE	Tél. :	67 45 57 92
Marches de l'Est	Lieut. Colonel J. VIEILLOT	Tél. :	29 65 76 57

Commission financière : André NOEL, Gérard de CHAUNAC-LANZAC

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : Colonel DELAGE, Mme André PASQUIER.

Entraide : Mme de MAREUIL

Secrétariat : 23, rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 PARIS - tél. : (1) 48 05 25 32 - CCP Paris 8813-50 V

Porte-drapeau : Pierre PREMOLI

Permanence : mardi et vendredi de 15 heures à 18 heures au siège.

Correspondance : Pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le secrétaire général de la Koumia, 23, rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 PARIS.

A COMPTER DU 1.1.1993

COTISATION ANNUELLE	50 FRANCS
ABONNEMENT AU BULLETIN	130 FRANCS
Total	180 FRANCS

LE FOULARD DES A.I. ET DES GOUMS

Ce foulard, créé spécialement pour les épouses des anciens officiers et sous-officiers des A.I. et des Goums marocains, existe en deux tons :

- fond sable et bordure bleue ;
- fond blanc et bordure bordeaux ;
- fond sable et bordure verte.

Il est en vente au secrétariat de la Koumia, pour 500 F plus 30 F de frais d'envoi en province.

TARIFS 1993

KOUMIA dorée Grand Modèle	150 F.
KOUMIA dorée Moyen Modèle	125 F.
KOUMIA argentée Grand Modèle	40 F.
KOUMIA argentée Moyen Modèle	30 F.
KOUMIA argentée Porte-clefs	40 F.
KOUMIA argentée Boutonnière	20 F.
K7 "Chant des Tabors"	30 F.
"Prières"	10 F.
Carte Postale	5 F. (ou 20 F. pour les 4)
La légende du Goumier Guillaume	30 F.
Frais d'envoi en plus	

Livres :

"La longue Route des Tabors, J. AUGARDE	78 F.
"Maréchal Juin", Général CHAMBRE	80 F.
"Juin Maréchal de France", Bernard PUJO	80 F.
"De Modagor à Alger", J.-A. FOURNIER	60 F.
Frais d'envoi en plus :	25 F